

DOSSIER / ENVIRONNEMENT

EST-IL TROP TARD?

— p.3 à 8



QUAND LA SANTÉ MENTALE REND FOU

— p.9



L'ART DU TATOUAGE MAISON

— p.15

TABLE DES MATIÈRES / LA MIENNE, LA TIENNE, LA NÔTRE **_3** / LES ABEILLES BIENTÔT EN GRÈVE? **_4** / REMETTRE LE MONDE À L'ENDROIT **_6** / PUISQUE DEMAIN N'EST PAS LA FIN **_7** / LES GROS MANGENT LES PETITS **_8** / AU-DELÀ DES ÉTIQUETTES **_9** / PHILANTHRO... QUOI? **_12** / LE SEXE AU TEMPS DU NUMÉRIQUE **_14** / TATOUÉE SUR LE CŒUR **_15** / VINTAGE: L'EXPRESSION D'UNE CULTURE **_18** / AU PAYS DE L'OR VERT **_20** / HABITÉ PAR LE DEUIL **_22** / L'ART DE L'ÉMOTION **_24** / CUVÉE CINÉ DU TEMPS DES FÊTES **_25** / BOMBES MUSICALES DE 2016 **_26** / WANTED : MADAME LA CULTURE **_27** / LIVRESSE **_28** / 11 PREUVES QUE VOUS ÊTES QUÉBÉCOIS **_29**

CRÉDITS

RÉDACTEUR EN CHEF

Nicholas Richard

GESTION

Millèna Bérubé-Comtois et Audrey Brunet

COLLABORATEURS

Maurane Arcand, Ariane Auger, Millèna Bérubé-Comtois, Audrey Brunet, Denise Bugere, Emmanuelle Chartrand, Christophe Desjardins, Maxime Doyon-Laliberté, Camille Gascon, Noémie Gill, Catherine Lambert, Tristan Paquin, Sophie Presseault, Léa Ricard, Nicholas Richard, Guillaume Rouette, Bianca Sickini-Joly, Ariane St-Hilaire

ÉDITION

Mariève Desjardins, Marie-Ève Dubé, Charles-Étienne Gill

GRAPHISME ET MISE EN PAGE

Émélie Charette-Paquette

CRÉATION DE LA GRILLE

Rachel Monnier

RÉVISION

Mariève Desjardins, Marie-Ève Dubé, Constance Harrison-Julien

PHOTOS

Couverture photographie tatouage:

Sophie Presseault

p.15, reportage photo:

Sophie Presseault

PAR NICHOLAS RICHARD



TEMPS D'ARRÊT

On est dans une sorte d'entre-deux. On est entre la nostalgie et l'oubli. On est à une époque où le présent paraît plus éphémère que jamais. Le temps passe à une vitesse folle. Dans plusieurs années, on se souviendra de quoi, de ce présent? Que va-t-on retenir de l'état de notre nature, de notre environnement, de notre culture, de nos institutions ou de notre langue? La langue de nos descendants aura-t-elle encore quelque chose à voir avec celle de nos ancêtres? Seul l'avenir nous le dira.

Il y a dans l'air des fragments d'oubli. Ça nous fait oublier qui on est, qui on devient et qui on était. Tout est maintenant une question de temps. Le temps qui passe, qui réduit le temps qui nous reste. Les « tant pis » qu'on afflige à notre planète à grands coups de déni. Les « tant et aussi longtemps » que la musique d'ici ne sera pas écoutée. Les « temps morts » qu'on prend à force d'essayer de rattraper le temps perdu. Les « tant bien que mal » qu'on essaye, mais qui ne fonctionnent pas. Essayons encore. Les « temps de service » des gens qui sont toujours un peu plus pressés. Les temps sont durs, les amis. Aidons-nous. Aidons-nous à ralentir le temps qui passe, pour que le présent ne soit pas qu'un courant d'air. À moins que celui-ci nous montre le bon chemin à suivre.



www.letroubletete.com

Le Trouble-Tête, également disponible sur le web, publie ici une version imprimée d'articles variés qui ne comptent pas passer inaperçus.

La terre semble condamnée à déperir peu à peu. Pas besoin d'être une experte en ce domaine ni une scientifique réputée pour le savoir. Catastrophes, famines, sécheresses, disparition d'espèces, inondations et morts par milliers... Même si cela est de notre responsabilité, nous échouons lamentablement à nous en occuper. Petit tour au festival de films Planétoscope pour le constater.



Nous avons l'incroyable capacité de nous sustenter grâce aux ressources de notre planète. Et qu'en faisons-nous? Nous gaspillons la plus grande partie de la nourriture que nous produisons. Cette montagne de nourriture achetée finit, pour plus de 50%, dans les dépotoirs. C'est ce que j'ai appris dans le film *Just Eat It: A Food Waste Story*.

Dans la même foulée, l'eau, qui a gagné le surnom « d'or bleu », deviendra bientôt une ressource rare. Or, nous sommes d'une irresponsabilité folle avec celle qui est encore disponible, allant même jusqu'à arroser nos entrées d'asphalte et à poser d'autres gestes insipides.

Selon le film *Demain*, nous anéantissons les espèces qui existent sur terre plus rapidement que les astéroïdes ont anéanti les dinosaures. Nous chassons, tuons, exploitons et exterminons certaines espèces sans une once de remords. À un point tel que nous sommes présentement entrés dans l'ère de la sixième extinction massive de la planète. Qui sommes-nous donc pour nous imposer ainsi en tant qu'espèce dominante? Telle-ment focalisés sur l'objectif de gagner toujours plus d'argent, nous en oublions l'essentiel : la chaleur humaine. L'argent n'offre pas la liberté ni une baguette magique pour résoudre tous les problèmes.

Heureusement, le film *Demain* propose des alternatives pour renverser la vapeur. En effet, il nous reste plus d'une vingtaine d'années pour faire en sorte que les choses s'améliorent. Pour ce faire, il faut que la population tout entière se lève et se mette à poser des actions concrètes pour permettre le changement. C'est ensemble que nous pouvons faire une différence et c'est ensemble que nous avons le plus grand pouvoir de faire avancer les choses. D'ailleurs, le film documentaire *Human* l'exprime bien : « Ce qui construit une société, ce sont les gens. »

Il ne faut pas être un politicien avec d'immenses moyens pour prendre part au changement. Pour faire une différence, nous devons tout simplement avoir la volonté de le faire. Par exemple, faire du recyclage ou bien du compost chez soi est une solution peu coûteuse et simple. Sinon, on peut ouvrir les yeux de notre entourage sur les grands problèmes et sur les actions à poser pour améliorer la situation ou bien encourager

LA MIENNE, LA TIENNE, LA NÔTRE ?

PAR LÉA RICARD



l'économie locale. En outre, c'est plus de 1200 villes qui sont présentement en voie de transition pour devenir vertes. Le changement passe par chaque personne qui y participe. C'est grâce à des citoyens engagés que ce changement est possible. Nous ne pouvons tout simplement pas laisser à quelqu'un d'autre le pouvoir de déterminer notre avenir, c'est à nous de le créer. C'est un objectif qui est tout à fait réalisable. Seulement si tout le monde s'y met. Personnellement, je n'ai pas particulièrement envie que ma génération soit connue par les générations futures comme celle qui aura condamné la terre à sa perte. Alors, pour éviter cela, il faut faire quelque chose dès maintenant. Levez-vous et agissez! Il faut agir rapidement avant que ce ne soit trop tard. Ne laissez pas le bien le plus précieux de la société, la Terre, déperir! Le décompte est déjà commencé. 20... 19... 18...

LES ABEILLES BIENTÔT EN GRÈVE?

PAR ARIANE ST-HILAIRE



Nous savons depuis de nombreuses années que les abeilles sont en voie de disparition, entre autres à cause de la monoculture et des pesticides. Puisque ces reines de la biodiversité sont responsables de la pollinisation de 80% des espèces de fleurs et donc d'une grande partie de notre alimentation, ces ouvrières méritent de meilleures conditions de travail. Entrevue avec un apiculteur consciencieux.

Qui voudrait d'un monde où vous n'auriez qu'à choisir entre du pain et du tofu à chaque repas? Ce scénario peu réjouissant pourrait être réalité puisque les cultures du blé et du soya comptent parmi les seules qui ne sont pas dépendantes de la pollinisation des abeilles. En effet, en se nourrissant de pollen et de nectar dans son butinage d'une fleur à l'autre, les abeilles participent à la reproduction des végétaux. Elles sont responsables, entre autres, de la pollinisation de 90% des pommes, des canneberges et des concombres. Dans un monde sans abeilles, toutes ces fleurs qui dépendent des butineuses pour vivre pourraient disparaître. Toutes les cultures de légumes, de fruits, d'épices, de cacao et de café s'éteindraient avec une grande partie du bétail.

UNE MAUVAISE ALIMENTATION

Simon Dutil-Paquette a fondé la miellerie Miel de la Garde avec sa conjointe Edith Martel, il y a trois ans. Après une maîtrise en sciences de l'environnement et 10 ans de travail en décontamination des sols, l'apiculteur désirait travailler directement en contact avec la nature. « Après avoir étudié la planète au niveau géographique, la vie au niveau biologique, j'ai eu une bonne idée de l'ensemble des systèmes sur lesquels nous vivons. Et j'ai voulu les soigner », raconte-t-il lors d'une visite à son atelier de transformation.

L'apiculteur s'attaque aux différents facteurs qui contribuent à la disparition croissante des abeilles. L'un des phénomènes à la base du problème est la monoculture. Les abeilles ont besoin, comme les humains, d'une alimentation variée. Mais elles sont utilisées pour la pollinisation de champs qui ne se concentrent que sur un produit et doivent donc passer des semaines à ne consommer qu'une sorte de pollen, les menant à un manque de vitamines qui affecte leur système immunitaire. « Si on diminue l'habitat des abeilles, on les fragilise, et elles deviennent plus sensibles aux autres problèmes », explique Simon Dutil-Paquette. Plusieurs apiculteurs doivent d'ailleurs transporter leurs abeilles d'un coin à l'autre du pays pour qu'elles pollinisent ces champs, ce qui leur cause un grand stress et permet l'échange de maladies.



«SI ON DIMINUE L'HABITAT DES ABEILLES, ON LES FRAGILISE, ET ELLES DEVIENNENT PLUS SENSIBLES AUX AUTRES PROBLÈMES.»

Pour Simon Dutil-Paquette, pas question de faire voyager ses abeilles pour fuir les déserts alimentaires parce qu'il veut éviter le stress que ce déplacement peut générer chez elles. Et puisqu'il a récemment obtenu la pré-certification biologique pour son miel, il doit surveiller leur trajectoire de butinage pour qu'elles évitent toutes cultures génétiquement modifiées.

AUTRES MENACES

Évidemment, pour respecter les critères de la certification biologique, l'apiculteur doit éviter un autre fléau pour les abeilles : les pesticides. Il est d'ailleurs l'un des rares apiculteurs québécois à se tenir loin de tout produit chimique. Il a prouvé avec sa centaine de ruches en bonne santé qu'un miel produit dans le respect de ses abeilles est possible.

Un des pesticides les plus nocifs pour les abeilles est les néonicotinoïdes, qui affectent le système nerveux central des insectes. Ces produits chimiques enrobent la graine des plantes et s'intègrent à leur composition biologique lors de leur croissance. Ils font aujourd'hui partie de la plupart des végétaux que nous consommons. Le pollen des fleurs contient de ces produits, et ils sont donc consommés par les abeilles et leurs larves lors de la pollinisation. La Food and Drug Administration des États-Unis a même interdit l'importation de miel de plusieurs compagnies à travers le monde, car il contenait un niveau élevé de pesticides et d'antibiotiques. Ces produits chimiques brouillent le sens d'orientation des abeilles et elles se perdent après avoir quitté leur ruche. En grande quantité, les néonicotinoïdes sont même mortels.

Aux dangers de la monoculture et des pesticides s'ajoutent ensuite les maladies et les parasites, qui incluent la loque, la nosébose, le virus du couvain sacciforme et la liste continue. Mais le plus grand cauchemar des abeilles est le varroa destructor, un acarien qui se nourrit de l'hémolymphe, ou le sang, des abeilles et des larves.

UN MONDE SANS ABEILLES

Toutefois, l'humain ne se laisse pas abattre si facilement, et va donc chercher un moyen de vivre sans les abeilles. Il n'y a qu'à voir comment la Chine s'en sort maintenant que certaines de ses régions n'ont plus d'abeilles pour polliniser les champs. Les abeilles sont si rares dans ce pays que les Chinois doivent se rendre eux-mêmes dans les champs à chaque floraison pour jouer le rôle du plus grand pollinisateur. Ils collectent eux-mêmes le pollen des fleurs pour aller ensuite en déposer à la main sur chaque fleur qui n'aura pas d'abeille pour être fécondée. Cette méthode de pollinisation, bien moins efficace qu'une armée d'abeilles, est possible quand on a plus d'un milliard d'habitants qui travaillent à un salaire très bas. Mais avec le salaire minimum du Canada et seulement le quart du nombre d'habitants de la Chine, cette méthode ne fonctionnerait pas aussi bien.

Pour les pays plus riches, il y aurait l'option de remplacer les insectes par des robots. Le développement d'insectes robots a commencé il y a presque cinq ans au laboratoire de microrobotique de l'université Harvard. Leurs RoboBees peuvent déjà voler, se poser et coller à n'importe quelle surface, et même nager. L'institut Wyss, chargé du projet, a déjà commencé la planification de la commercialisation de cette nouvelle technologie avec le Bureau de développement technologique de Harvard. Il est financé, entre autres, par l'armée américaine, et ces minuscules robots pourraient avoir d'autres utilités que de polliniser les champs.

SOLUTIONS SIMPLES

Les solutions pour sauver les abeilles sont malheureusement moins nombreuses que les causes de leur disparition, mais elles sont très simples. Pour les consommateurs, un bon début serait d'acheter du miel d'origine locale de petits producteurs, plutôt que d'acheter un miel qui vient de loin. On peut aussi se questionner sur la qualité du miel contenu dans la traditionnelle bouteille « nounours » de

l'épicerie. Le miel local se trouve principalement dans les marchés publics, à la boutique des apiculteurs et dans les épiceries biologiques.

Une autre solution très simple : laisser pousser ses « mauvaises herbes ». Les abeilles raffolent des fleurs sauvages, qui leur offrent une alimentation plus équilibrée. Cela contribue par ailleurs à la diversité de la flore et à un jardin coloré. Pour aller un peu plus loin, il est même possible d'acheter des graines de fleurs sauvages à petit prix à peu près partout où se trouve le miel local.

Simon Dutil-Paquette rappelle que l'apiculture est souvent enseignée de génération en génération, faisant en sorte que les techniques utilisées pour prendre soin de ses abeilles restent les mêmes à travers le temps. Pour lui, « l'apiculture est l'élevage d'insectes, pas la collecte de miel ». Comme l'environnement change constamment, il faut se tenir au courant des potentiels dangers pour les pollinisateurs. Pour ce faire, il conseille de prendre part à des cours et des formations supplémentaires. Il ne faut pas oublier que les apiculteurs sont les ambassadeurs de la survie des abeilles, et il faut donc participer à la conscientisation de la population.

REMETTRE LE MONDE À L'ENDROIT

PAR AUDREY BRUNET



Poser des gestes écoresponsables, c'est diminuer notre consommation d'eau, utiliser les transports en commun au lieu de la voiture, mais c'est aussi évaluer le contenu de notre assiette. C'est ce que propose Laure Waridel dans l'essai L'envers de l'assiette.

D'après *ConsoGlobe*, un magazine web dédié à la consommation responsable, consommer rationnellement, c'est avoir « conscience des dangers écologiques, économiques et sociaux que représente la surconsommation ». Surconsommer n'implique pas seulement le gaspillage des aliments, mais également celui des emballages de ceux-ci. Laure Waridel en donne un exemple dans son livre *L'envers de l'assiette* : « Caroline arrive de l'épicerie, sacs en plastique à la main. Dans sa cuisine, elle déballe deux pamplemousses couchés sur une barquette en styromousse enveloppée d'une cellophane, du jus de pomme contenu dans trois petites boîtes Tetra Pak recouvertes d'une pellicule de plastique, un paquet de biscuits au chocolat emballés individuellement et un sac de carrés de fromage ayant chacun leur petit emballage. » La surutilisation d'emballage et la surconsommation d'aliments entraînent de nombreux problèmes tels que le débordement des sites d'enfouissement et la transformation de ressources en polluants. Laure Waridel illustre ainsi concrètement pourquoi il est si important de diminuer le gaspillage et de favoriser les épiceries en vrac en apportant ses propres récipients. Son livre est un guide qui montre que l'on peut « changer le monde en modifiant [notre] alimentation », une assiette à la fois...

RECYCLER, C'EST BIEN; MIEUX CHOISIR, C'EST MIEUX.

Oui, le recyclage permet une réduction du volume de déchets et la préservation des ressources naturelles, puisque les matières recyclées sont utilisées à la place de celles qui auraient été extraites, mais ce ne sont pas toutes les matières qui vont dans le bac bleu. Les jus Oasis en emballage Tetra Pak sont l'exemple du type d'achat à éviter. « Cet emballage a l'avantage de favoriser une conservation prolongée des aliments et d'être léger pour le transport. Mais, contrairement à ce que l'industrie prétend, le Tetra Pak n'est pas un emballage écologique », explique Laure Waridel. Les emballages sont composés de trois matériaux différents : le plastique, l'aluminium et le papier, ce qui les rend difficiles à recycler. On ne peut décomposer de l'aluminium de la même manière que le papier. À cela s'ajoutent la production et le transport des aliments qui nécessitent une grande quantité d'énergie.

LE BIO BON SENS

L'auteure, également cofondatrice d'Équiterre, montre que les agriculteurs de cultures biologiques offrent des aliments bien meilleurs pour la santé de notre corps que ceux produits avec OGM et pesticides chimiques. De plus, les pays développés profitent des pays en voie de développement pour leur vendre des pesticides qui sont pourtant proscrits en Europe et en Amérique. Ces pesticides sont nocifs pour la santé humaine, et malgré ce méfait, ils sont tout de même utilisés par des pays qui n'ont pas les moyens de se procurer des produits certifiés biologiques. D'ailleurs, ces mêmes pesticides se retrouvent, malgré tout, dans nos épicerie par l'entremise des aliments composant les produits issus de l'importation.

Bio et suremballage, il s'agit d'un tout petit échantillon des thèmes abordés par Laure Waridel dans cet ouvrage qui décortique plusieurs enjeux de l'univers de l'agriculture et de l'alimentation.

Demain présente des alternatives de développement durable et montre que des solutions inspirantes existent, malgré les croyances populaires qui prévoient l'extinction de la race humaine. Le documentaire suit le périple de jeunes artistes français, dont Cyril Dion et Mélanie Laurent, qui parcourent le globe à la recherche des meilleures initiatives solutionnant les problèmes de nature environnementale, économique et sociale.

Les premières phrases avancées par l'intervenant Rob Hopkins, enseignant en permaculture et créateur du mouvement des villes en transition, résumant bien l'intention principale du film : la mobilisation peut se faire avec facilité, suffit de s'en donner les moyens. Les plans des rues de Copenhague, que l'équipe filme à vélo, montés avec la musique envoûtante de Fredrika Stahl, « We Can Make a Change », laissent croire que chaque citoyen de cette ville semble prendre part à la révolution. C'est un bon exemple du changement de ton proposé par ce film, car les films catastrophes découragent plus qu'ils ne mobilisent.

L'ouverture se fait avec Anthony D. Barnosky, chercheur en paléontologie et professeur de biologie intégrative à l'Université de Berkeley en Californie, qui nous relie à nos ancêtres en nous expliquant que l'espèce humaine n'a jamais vécu de changement dans son environnement de l'envergure de ceux que les scientifiques prévoient d'ici 2100. Par chance, après avoir fait réaliser aux spectateurs l'ampleur du problème, on nous présente cinq segments de thèmes distincts dans le

but de présenter des solutions concrètes en ce qui concerne l'alimentation, l'énergie, l'économie, la démocratie et l'éducation.

Ainsi, certaines idées surprennent réellement par leur ingéniosité. Par exemple, chez des cultivateurs d'aliments biologiques de la Normandie, on applique le concept de la permaculture, laquelle consiste à recréer un écosystème à petite échelle dans un jardin. On favorise ainsi la biodiversité qui soutient ensuite les récoltes. En Suisse, l'implantation de la monnaie du franc Wir favorise les échanges locaux et limite l'endettement.

Que l'on aborde la notion de la collaboration à travers la biodiversité ou que l'on s'interroge sur le rôle des PME locales, les auteurs ne perçoivent en aucun cas le mouvement du changement sans la participation active de la société civile. Petit bémol, un certain malaise est présent lorsque Cyril Dion raconte que notre démocratie est incompatible avec un mode de vie respectant le développement durable. Il tient malheureusement pour acquis que les peuples n'ont plus confiance en leurs gouvernants. On appelle donc au renversement des élites en place. Si le cinéaste exprime cette position de façon bien claire, celle-ci est incohérente avec la volonté générale présentée dans le reste du documentaire où l'on montre qu'il est possible d'adopter de nouvelles habitudes qui génèrent un changement concret. Il existe très certainement des solutions autres que la chute des pouvoirs pour valoriser les changements de mentalité en matière de consommation.

Enfin, le charme du documentaire se situe aussi sur le plan esthétique. Les représentations les plus élégantes sont les prises de vue de la forêt en banlieue de Paris, l'entrevue au port de la capitale du

PUISQUE DEMAIN N'EST PAS LA FIN

PAR MILLÈNA BÉRUBÉ-COMTOIS



Danemark et les inserts des Indiens du modeste village de Kuttambakkam. L'intensité de ces derniers se manifeste par leur harmonie avec la nature qui les entoure. Ces images font naître en nous un puissant instinct de solidarité et un désir collectif d'entraide. *Demain* se situe au-dessus des documentaires traditionnels sur l'environnement par sa profonde foi envers l'humanité et sa conviction qu'elle saura agir à temps pour se doter d'un futur.



LES GROS MANGENT LES PETITS

PAR NOÉMIE GILL



Sans terre c'est la faim est un documentaire réalisé par la cinéaste montréalaise Amy Miller qui porte sur l'accaparement des terres à travers le monde et surtout dans les pays sous-développés, où l'agriculture est au centre du mode de vie des habitants. Que ce soit pour la survie des petits paysans ou pour le succès des multinationales, nombreux sont ceux qui luttent pour l'acquisition des terres.

Le documentaire présente trois situations dans différents pays qui démontrent la force et le pouvoir de l'Homme sur son environnement. Au Mali, de riches entrepreneurs ont creusé un canal au milieu des terres cultivables des petits peuples afin de se les approprier. Ces peuples ont vécu sur ces terres depuis des générations et c'est grâce à elles qu'ils se nourrissaient.

Au Cambodge, des terres ont été dérobées aux habitants qui, eux aussi, se nourrissaient et gagnaient leur vie grâce à elles. Ces habitants sont forcés de travailler sur les nouveaux champs de canne à sucre sans salaire. Le peuple du Cambodge est endetté, épuisé et meurt de faim tous les jours.

Finalement, en Ouganda, des entrepreneurs possédant des industries d'huile de palme ont confisqué des terres à des paysans qui vivaient et

se nourrissaient d'elles. Les plus chanceux ont reçu des offres, soit de garder leurs terres et d'y cultiver les fruits qui servent à produire l'huile de palme. Le résultat est tout aussi désastreux : ce qui semblait être un privilège s'est avéré être un piège. Ces paysans qui travaillent pour ces multinationales sont très maigrement payés et leur revenu sert à payer la main-d'œuvre et à acheter et entretenir le matériel nécessaire à la récolte. Le dur travail et l'épuisement des Ougandais ne leur rapportent rien.

Ce bref résumé ne représente qu'une infime partie de la population mondiale qui subit tous les jours l'accaparement de leurs terres. La réalisatrice était au cégep de St-Jérôme pour présenter son film lors du festival *Planétoscope* au mois d'octobre dernier. Au cours de sa conférence, la réalisatrice a recommandé à tous ceux qui désirent soutenir la cause contre l'accaparement des terres d'encourager les petits paysans en achetant des produits biologiques ou équitables et de s'informer sur la provenance des produits au marché ou en magasin.

À la lumière de ces informations, il est raisonnable de s'interroger sur nos choix de consommation. Par exemple, la cafétéria du Cégep de Saint-Jérôme vendait de manière exclusive, aux sessions précédentes, du café équitable. Par quoi fut-il nouvellement et presque entièrement remplacé ? Du café Tim Hortons. La consommation de café par les étudiants n'est pas contestable et la compagnie Tim Hortons possède une popularité indéniable ainsi qu'un monopole grandissant. Cependant, pour un établissement scolaire dans lequel on enseigne la culture mondiale et les valeurs de développement durable qui y sont associées, est-il éthiquement acceptable de donner la priorité à la vente de produits commercialisés par des multinationales lorsqu'il est possible d'encourager les petits paysans et la production équitable ? Poser la question, c'est y répondre.

AU-DELÀ DES ÉTIQUETTES

PAR EMMANUELLE CHARTRAND



Ceci est mon témoignage : il est long, personnel, empreint d'émotivité. Il m'apparaît toutefois nécessaire de dénoncer l'absurdité du système en lien avec la santé mentale. Parce que je suis convaincue que je ne suis pas seule à endosser ses failles inacceptables. Pas seule à tenter de me reconnaître derrière les étiquettes qu'il m'accrole.

Ma première prescription m'a été donnée à l'aube de mes 16 ans : une altercation avec la police, un changement de garde, une difficulté d'adaptation... et la dose minimale de Prozac !

Après quelques rencontres avec une intervenante sociale, on m'inscrit sur la liste d'attente au CLSC; après quelques mois, une travailleuse sociale m'appelle. On commence une psychothérapie et on appelle l'Hôpital de Montréal pour enfants; oui, j'ai une patiente qui a besoin de rencontrer un psychiatre, oui, c'est urgent.

DÉPRESSION

Ma peine est, à ce qu'il paraît, trop grande pour que je puisse fonctionner. On tente de la mettre en attente avec un antidépresseur, on tente de me donner un outil qui permettra de me confier plus rationnellement, de me rendre plus lucide face aux sources de mon état. Je me souviens de la première fois que j'ai pris ma dose. J'ai été morte de rire durant une bonne vingtaine de minutes en faisant la vaisselle; merci, Prozac!

Mais ce médicament n'a pas fonctionné, et mon dysfonctionnement était toujours présent; l'ensemble des effets secondaires du médicament était assez important pour me créer une personnalité qui allait totalement à l'encontre de la personne que j'étais.

On essaie une autre pilule, le Celexa. On s'étonne de mon absence d'émotivité lorsque je me confie à ma travailleuse sociale, on en conclut que tout va bien, je ne pleure plus, on cesse les suivis avec le psychiatre, la travailleuse sociale croit que son but a été atteint.

Première session au cégep, à l'automne, je ne peux plus continuer comme ça. Je revois le même psychiatre, c'est un peu délicat, je vais être majeure dans quelque temps, il ne peut plus vraiment continuer à endosser la responsabilité de mon dossier, il signe un incomplet permanent, oui, j'ai arrêté mes médicaments, oui, je sentais que je n'étais plus la même personne, oui, j'avais peur, non, je ne comprenais pas ce qui se passait. On reprend avec le Celexa, on me souhaite bon courage, pas de suivi.

TROUBLE DE LA PERSONNALITÉ ANXIEUSE

Je ne prends plus les médicaments, je retente ma chance au cégep, en Gaspésie, changement d'environnement, j'essaie de me prendre en charge, j'accumule déjà de la méfiance envers le système, je n'aime pas me sentir décentrée, déshumanisée, dénuée d'émotion lorsque je suis médicamentée, je comprends déjà alors que c'est la seule aide que je risque de recevoir de la part des médecins, je prends mes distances. Du système, et de tout.

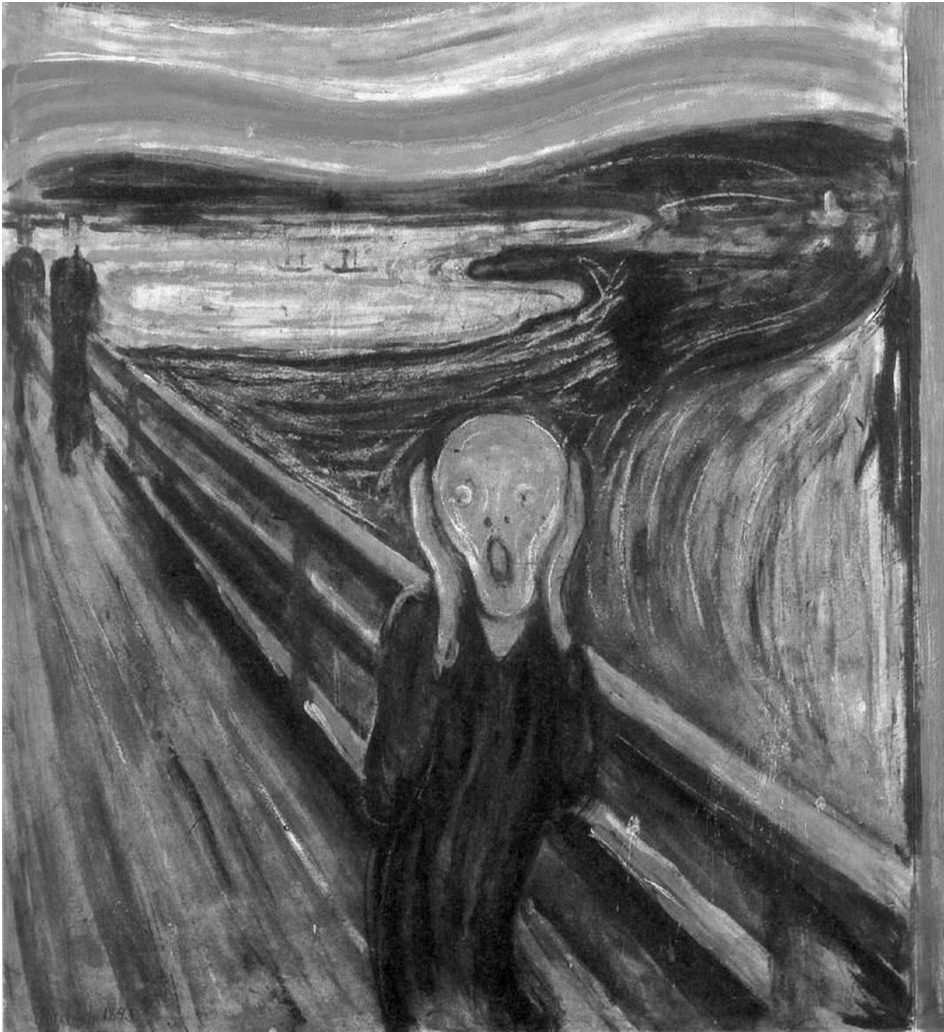
L'automne s'annonce, je vais voir l'intervenante sociale, je ne vais encore pas bien, j'étais motivée, bien intentionnée, satisfaite de mon nouvel environnement; je deviens anxieuse, incapable de travailler, incapable de penser, bref, l'incapacité frappe encore.

TROUBLE DE LA PERSONNALITÉ LIMITE

Mes multiples déménagements, mes habitudes de consommation, mes relations parentales, tout semble pointer vers un trouble de la personnalité limite, mon nouvel environnement me rend anxieuse et on tente de minimiser les dégâts d'un choix émis par une des multiples personnalités réactives qui m'ont habitée ces dernières années. L'intervenante m'amène aux urgences, le médecin comprend que je suis familière avec les médicaments, oh ma pauvre, tu n'aurais pas dû arrêter, prends ceci, tu iras mieux. Effexor.

Deux semaines plus tard, je retourne aux urgences, mais cette fois, inconsciente; après une crise d'angoisse qui a atteint des proportions expérimentées jusqu'alors, j'ai voulu arrêter la panique, arrêter l'angoisse, arrêter tout, et je me réveille à l'hôpital après avoir fait ma première tentative de suicide.

S'ensuit alors ma première hospitalisation; quatre jours dans une aile psychiatrique située au-dessus



de la ville de Gaspé, je suis lasse, stimulée chimiquement pour me forcer à marcher, manger, boire, dormir, et j'attends impatiemment chaque heure et quart où je peux aller fumer ma cigarette allumée par une infirmière et sous les regards des autres patients qui ne comprennent pas ma présence ici.

SUICIDAIRE

TROUBLE DE LA PERSONNALITÉ ÉVITANTE

TROUBLE DE L'ADAPTATION

Je rencontre la psychiatre de Gaspé. Elle rencontre mes parents. On me donne un cocktail d'antidépresseur, de somnifère et de pilule magique à prendre en cas de panique; celle-là, c'était ma préférée.

Deuxième incomplet permanent. Je retourne à Montréal, je revois une travailleuse sociale, je recommence une thérapie, je vois un médecin en santé mentale, on se rencontre aux deux semaines; pour la première fois, je me sens écoutée, considérée et en sécurité. Je sens que je ne suis pas un rat de labo, je sens qu'on ne tente pas de me refiler à un autre professionnel, je sens qu'on s'occupe de moi. On essaie le Citalopram. Pas très fonctionnel. On suspecte alors un autre trouble :

BIPOLARITÉ DE TYPE 2

Je commence l'acide valproïque. Je me sens vraiment bien, mais surtout, je me sens moi-même; pas engourdie sous des neurotransmissions qui coupent ma sensibilité, pas de sentiment d'invulnérabilité, pas de sentiment d'incapacité, mes synapses sont satisfaites.

L'erreur : la médecin est jeune, elle n'est pas très familière avec ce genre de trouble et le médicament peut causer la stérilité si on le prescrit à des jeunes femmes au début de la vingtaine. On m'expose les risques, je ne suis pas prête à sacrifier ce genre de futur, je veux changer de médicament. Pro-gabapentin. Thymorégulateur. On croise les doigts, la médecin et moi.

Les dix séances avec ma travailleuse sociale sont passées. On me considère outillée. Les rendez-vous avec le médecin disparaissent. J'apprends à vivre avec ce médicament qui ne me fait pas grand-chose.

Cet automne : l'incapacité frappe encore. Ma déprime revient, avec toute ma peine, ma hargne et ma méfiance du système. Mon anxiété m'empêche d'accomplir ce que mon surmoi me projette, je ne sais pas quoi faire, je me retrouve, encore une fois, aux urgences. On me donne du Seroquel, on croit que je manque de sommeil, le Seroquel ne me fait pas; on me donne des Ativan, on me souhaite bonne chance, on essaie de me faire voir le psychiatre de l'hôpital de Saint-Jérôme.

DÉPRESSION

Je rentre dans le bureau, et l'infirmière est aux côtés du psychiatre. L'infirmière me dit que nous allons commencer ensemble, elle et moi, qu'elle va me poser des questions, et que le psychiatre va prendre des notes et intervenir par la suite. J'acquiesce. Rien de nouveau.

L'infirmière me pose les mêmes questions que tous les autres qui ont eu ce rôle avant elle; je réponds avec une lassitude due à l'interminable répétition de ce genre d'intervention. Je suis déconnectée, découragée, fatiguée.

Le psychiatre prend ses messages textes durant mon témoignage, il rit un peu du contenu qu'il reçoit, ça me déstabilise, je continue de répondre aux questions, plus hésitante, encore plus méfiante. Finalement, il me pose une ou deux questions sur mon orientation sexuelle, me demande

si je me sens abandonnée et me prescrit un médicament pour dormir, un autre antidépresseur, me dit de cesser mon régulateur d'humeur et me souhaite bonne chance.

Ahurie, je conteste. J'ai essayé une panoplie d'antidépresseurs et de somnifères, ça ne fonctionne pas. On suspecte un trouble de bipolarité, je trouve risqué de cesser ce médicament, même s'il ne semble pas fonctionner. Je remarque qu'il ne me donne pas de date de prochain rendez-vous; il n'y aura pas de suivi? Je souligne que la dernière fois que l'on m'a prescrit un antidépresseur aux urgences sans suivi, j'ai fait une tentative de suicide. Je lui dis que je ne suis pas à l'aise avec sa décision et qu'elle me semble dangereuse.

Il dit qu'il ne croit pas que je sois bipolaire, qu'il suit des patients qui ont été hospitalisés quatre fois pour des manies et trois fois pour des épisodes dépressifs, je ne l'impressionne pas avec ma petite hospitalisation, il croit que c'est une dépression saisonnière. Je lui réponds : parfait, mais je veux un suivi. Il me dit que ce que je demande, c'est irréaliste. Il ne peut pas me rencontrer. Je lui affirme que c'est mon droit, qu'après toutes ces années à côtoyer cette branche du système de santé, je sais pertinemment qu'il est dangereux d'attribuer un médicament de ce type-là sans suivi, surtout vu mes antécédents. Je suis littéralement en train de me prendre en charge, en train d'appliquer les règles d'éthique et de sécurité face au professionnel, à m'assurer que la patiente, moi, ne sera pas en danger. Il me rit au nez.

Le psychiatre me dit qu'il a enterré plus de patients que ce que je pourrais imaginer. Je lui réponds que je lui souhaite fortement qu'il n'aura pas à enterrer une de plus.

Il me dit que si je veux des changements, je devrais aller voter; qu'il ne peut pas prendre tout le poids des patients en santé mentale sur ses épaules, que je suis idéaliste et que mes attentes envers lui sont irréalistes. Ce n'est pas de sa faute.

M. Barrette, je ne peux qu'être d'accord avec lui. Ce n'est pas de sa faute.

Je pourrais faire une plainte à l'hôpital, mais je ne suis pas insatisfaite du service rendu par ce psychiatre en particulier, je ne suis seulement plus capable d'endosser l'absurdité de l'ensemble des services que j'ai reçus depuis mes 16 ans.

J'ai appelé au CLSC où le médecin en santé mentale me suivait; elle a mystérieusement disparu.

Mon dossier a été fermé. À la suite de cette assignation de prescription que je considère inappropriée, je veux savoir ce que je devrais faire. Je vais m'informer sur internet et l'antidépresseur qui m'a été prescrit est déconseillé pour les patients bipolaires en épisode dépressif. Mon désir de confirmation est légitime; mon insécurité l'est davantage. Je demande au téléphone si c'est la procédure normale lorsqu'un médecin est transféré, j'essaie d'avoir davantage d'informations sur la prise en charge des patients, la travailleuse sociale à laquelle je parle me dit qu'elle ne possède pas cette information. Je demande qui la possède, comment je peux communiquer avec mon médecin, je lui explique la situation, on me reproche mon manque de confiance au téléphone. Je devrais me considérer « chanceuse d'avoir vu un psychiatre ». Les gens attendent deux ans pour en rencontrer un lorsqu'ils ont une référence médicale. Je devrais faire confiance à son jugement, à ses connaissances. Même si ma rencontre a manqué de professionnalisme, était teintée de jugement et de condescendance, a sûrement donné lieu à un faux diagnostic, je suis « chanceuse ». Je rapporte également le fait que j'avais rédigé avec mon médecin une demande pour un psychologue, il y a de cela un an : on m'informe que malheureusement, avec le départ du médecin, la demande a été insérée dans le système un an plus tard et que je viens d'adhérer à la liste d'attente. Je suis sans mot devant cette erreur, je dis à la travailleuse sociale que c'est inacceptable, que je n'ai pas à subir les failles de leur transmission de dossier, elle dit qu'elle ne peut rien faire.

Je ne sais plus à qui m'adresser pour avoir de l'information, je sais encore moins quoi faire pour recevoir de l'aide. Je suis prisonnière d'une suite d'étiquettes qui influencent les futurs diagnostics que l'on me donne. L'étiquetage dans lequel je baigne depuis quatre ans a des répercussions sur ma vie privée, professionnelle et scolaire.

M. Barrette, votre système ne fonctionne pas. Mon témoignage est peut-être long, mais il n'est que l'ombre de l'attente que je vis continuellement avec votre institution. Il n'est pas normal que mon dossier soit fermé, il n'est pas normal de rencontrer trois travailleuses sociales en quatre ans, quatre psychiatres et un nombre incalculable d'infirmières. Il est incroyable que j'aie dû essayer tous ces antidépresseurs et qu'on me reproche mon manque de confiance. Il n'est pas normal qu'actuellement, je sois capable d'établir moi-même le

plan sur dix séances que doivent suivre vos travailleuses sociales, il est encore plus anormal que votre système me demande de m'auto-diagnostiquer et de m'auto-médicamenter à cause de l'ambiguïté du service rendu par vos professionnels.

Le psychiatre m'a demandé d'aller voter, d'aller manifester, d'aller changer les choses. Je crois que la première chose à faire est d'informer les gens de l'absurdité de votre système, souligner son incompetence, exposer ses failles inacceptables. Je ne suis sûrement pas la seule qui doit se battre pour recevoir de l'aide, j'espère que les autres victimes de la bureaucratie rigide qui sévit et qui déshumanise tout rapport entre le médecin et le patient se manifesteront également, j'espère que nous serons plus nombreux à être en colère.

Après deux incomplets permanents, je peux affirmer que votre système affecte la réussite de la prochaine génération. Avec la surprescription de médicaments et des prescriptions qui répondent non pas aux besoins du patient, mais aux contraintes de l'horaire du médecin, je peux affirmer que votre façon de faire est problématique. On ne prescrit pas un antidépresseur avec peu d'effets secondaires pour éviter que le patient soit affecté, on le prescrit parce qu'on ne peut pas faire de suivi. Vos prescriptions biaisées changent les gens, affectent leurs émotions, dérèglent leur vie amoureuse, rendent impossible leur vie professionnelle et étiquettent une proportion importante de la population d'« incapables ». L'incapacité ne provient pas de la dépression, mais d'une suite de dépressions qui a, selon vos médecins, nécessité une suite de médicaments. Ce qui a provoqué une réaction complexe et insoluble chez les patients et qui va même jusqu'à modifier l'essence de leur personne.

Je ne sais toujours pas quel est mon diagnostic, je ne sais toujours pas si j'ai un quelconque problème de santé mentale, mais je sais par contre qu'après toutes ces expériences, votre système m'a bel et bien rendue folle. Et la seule étiquette que j'accepterai dorénavant de porter sera celle d'une citoyenne en colère.

PHILANTHRO... QUOI?

PAR BIANCA SICKINI-JOLY



Le mot « philanthropie » est un mot peu familier pour bien des gens. « Amoureux du genre humain », c'est la définition à laquelle on arrive lorsqu'on explore l'étymologie du terme. Concrètement, on désigne comme un philanthrope une personne qui offre des dons en argent, non pas dans une quête éventuelle de profits, mais pour supporter une cause, contribuer à des avancements dans la société.

Les organismes communautaires et les fondations publiques et privées connaissent bien ce mot, car c'est cette philosophie qui mène leurs actions et justifie leur raison d'être. Mais ceux-ci peinent à recueillir des dons monétaires.

GÉNÉREUX, LES QUÉBÉCOIS?

Madame Claude Bernard, d'Épisode, une entreprise qui se spécialise dans les conseils sur les collectes de fonds et qui présente des études sur les tendances philanthropiques au Québec, affirme que « les générations se comportent vraiment différemment » en ce qui concerne les habitudes de dons. Les jeunes des générations Y et Z ont plutôt tendance à suivre le courant et « la saveur du mois », comme le Ice Bucket Challenge qui a eu lieu au cours de l'été 2014, ou à participer à un événement sportif. Les jeunes sont donc plus difficiles à fidéliser, car ils ne font pas cette bonne action nécessairement pour la cause.

Embêtantes, les fondations qui vous sollicitent à la sortie des épiceries ? Elles ont peut-être raison de le faire : les Québécois sont les moins généreux en Amérique du Nord. Voici un portrait du paysage de la culture philanthropique au Québec et de la difficulté à recueillir des dons de bienfaisance.

Vincent Martineau, de l'Institut Mallet, un organisme à but non lucratif qui s'occupe de contribuer à l'avancement de la pensée et de la culture philanthropiques, obtient le même constat quant à la fidélité. Du côté de la population plus âgée, Mme Bernard remarque que plus un individu vieillit, plus il donne à des organismes en lien avec la santé, car il se sent davantage interpellé par ce domaine.

Chantale Fortin, directrice générale de la fondation de l'hôpital régional de Saint-Jérôme, observe effectivement que les principaux donateurs de cette fondation ont généralement plus de 50 ans, car ce sont de grands utilisateurs du système de santé. Selon l'Institut Fraser, en 2011, les 25-54 ans étaient les plus nombreux à donner, mais ce sont les 55 ans et plus qui faisaient les dons les plus élevés.

SOCIÉTÉ DISTINCTE

Un point semble évident: notre province est distincte sur plusieurs aspects, et la philanthropie ne fait pas exception. Pourquoi les Québécois sont moins généreux en dons monétaires que le reste de l'Amérique du Nord ? Tout d'abord, Mme Bernard nous rappelle qu'aux États-Unis, ils n'ont pas de programmes sociaux aussi développés qu'au Québec, ce qui oblige les Américains depuis longtemps à solliciter l'aide des plus riches. Ici, c'est

l'Église catholique qui prenait en charge tout ce que les organismes font maintenant. Ensuite, avec l'arrivée des programmes sociaux, la sollicitation était moins nécessaire. Maintenant, elle est redevenue nécessaire, puisque le gouvernement ne finance pas tout et le processus peut être long avant d'obtenir les sommes convoitées pour la réalisation de projets. L'Église catholique et la laïcisation sont donc un tournant dans la culture philanthropique, selon les quatre intervenants. Les Canadiens anglophones donnent encore aujourd'hui beaucoup à des institutions religieuses. La preuve : en 2010, selon Statistique Canada, 40% de la valeur totale des dons canadiens allaient aux organismes religieux.

De son côté, Christelle Gibert-Cardin, coordonnatrice de levées de fonds pour la Fondation des maladies du cœur et de l'AVC, remarque que les Québécois francophones s'orientent davantage vers le don de temps consacré à du bénévolat, par exemple, alors que les anglophones font des dons en argent. Elle dément aussi une croyance populaire qui vise à croire qu'il est normal que nous soyons moins généreux parce que notre revenu moyen est plus bas que celui du reste du Canada. En effet, il l'est, mais le coût de la vie est plus cher dans les autres provinces, ce qui s'équivaldrait. De plus, Mme Fortin aborde le fait que les francophones sont plus timides et ne partagent pas autant leurs bonnes actions que les anglophones peuvent le faire. C'est peut-être parce que nous entendons moins parler des bonnes actions que nous sommes moins entraînés par le mouvement.

LE RÔLE DU GOUVERNEMENT

Le gouvernement joue un grand rôle dans la multiplication d'organismes et fondations qui sollicitent de l'aide. Lors du dernier Sommet sur la philanthropie, organisé par l'Institut Mallet, il a été question des coupures de l'État. Celles-ci font pression sur la société à davantage recourir aux organismes et fondations puisqu'ils doivent contrebalancer la diminution du financement public. Christelle Gibert-Cardin insiste beaucoup sur le rapport entre le gouvernement et les organismes. Moins d'aide de celui-ci engendre la création de nouvelles organisations pour agir plus rapidement. « Malheureusement, nous voyons beaucoup d'organisations naître parce que l'aide financière du gouvernement est manquante. Il y a un vide à combler. »

TROP DE FONDATIONS ?

Une autre source de problèmes que rencontrent les fondations pour accomplir leur mission est le grand nombre d'organismes au Québec. Les quatre le précisent : la tarte de l'argent disponible en dons n'augmente pas, donc les ressources sont tout simplement divisées entre les nombreux organismes et chacun essaie de gruger une petite part.

Vincent Martineau croit que les fondations publiques finissent par être en compétition et dépensent plus d'argent en collectes de fonds pour se démarquer, ce qui laisse moins d'argent pour la mission même. Mme Bernard pense « qu'il est mieux de s'associer que de partir une nouvelle fondation », car il en existe probablement déjà une avec une mission semblable.

Néanmoins, même si une fusion d'organismes et fondations avec des objectifs semblables entraînerait des économies d'argent pour ceux-ci, il semble que ce serait « plus facile à dire qu'à faire », car répartir l'argent de façon équitable par la suite est assez complexe, selon M. Martineau. En effet, une fusion n'est pas dans les plans futurs en ce qui a trait aux fondations d'hôpitaux, et comme le pense Mme Gibert-Cardin, les fondations et orga-

nismes auraient de la difficulté à piler sur leur orgueil. La difficulté de se démarquer parmi toutes ces bonnes missions restera donc encore présente pour le moment.

LA RECETTE DU SUCCÈS

Un point est clair pour les quatre intervenants: une fondation doit réfléchir comme une entreprise le fait, c'est-à-dire utiliser le domaine du marketing et des communications le plus possible pour réussir à se démarquer. La créativité est également de mise pour percer, selon Chantale Fortin. Les activités en tous genres, tels les soupers, les tournois de golf, et particulièrement les défis sportifs, qui sont très en vogue, doivent être mises en place pour attirer tous les donateurs possibles.

Mme Bernard ainsi que M. Martineau soulignent que les fondations qui réussissent le mieux sont celles qui incorporent une grande diversité de collectes de fonds. Que ce soit par les dons en ligne, les envois postaux, la sollicitation d'entreprises, les événements ou les réseaux sociaux, il est important d'aller rejoindre tout le monde avec le bon message.

Ensuite, comme le précise Christelle Gibert-Cardin, « il est certain que de toucher les gens et de leur montrer concrètement où vont leurs dons fonctionnent bien ». En effet, tous s'entendent pour dire qu'il est très important de nos jours de rendre des comptes aux donateurs. Ceux-ci exigent de savoir à quoi serviront leurs dons et de voir ainsi qu'ils ont fait une différence. De plus, il faut sensibiliser les futurs donateurs en n'oubliant personne mais aussi éduquer la population sur la valeur philanthropique.

Malgré le long travail à faire, c'est en sensibilisant et en éduquant la population que la culture philanthropique au Québec se développera petit à petit. Heureusement, le visage de la philanthropie change dans notre province. En étant stratégiques et innovatrices, les fondations poursuivront leur route dans la réussite.



LE SEXE AU TEMPS DU NUMÉRIQUE

PAR DENISE BUGERE



Le documentaire L'amour au temps du numérique, de Sophie Lambert, qui suit six jeunes dans leur quête amoureuse, avait suscité la controverse à sa sortie, fin 2015. La vie sexuelle à l'ère de Tinder est-elle aussi débridée qu'on le dit ? Entrevue avec Lysianne Laberge, professeure en psychologie de la sexualité au Cégep de Saint-Jérôme.



Selon Lysianne Laberge, une majorité de gens ont une vision erronée de la sexualité des jeunes, notamment à cause d'un manque d'informations. « L'âge moyen des premiers rapports sexuels chez les jeunes d'aujourd'hui, c'est-à-dire 16 ans, est le même que celui de leurs parents et même de leurs grands-parents. Cela en surprend plusieurs », soutient Mme Laberge. Autrefois, la sexualité était du domaine privé et les gens avaient tendance à annoncer publiquement n'avoir eu qu'un seul partenaire au cours de leur vie. Elle ajoute également qu'au Québec, à cause de notre héritage judéo-chrétien, la sexualité a toujours été vue comme un péché. On a inséré dans la tête des gens que c'était un mal nécessaire puisque c'était le seul moyen, à l'époque, de se reproduire.

D'ailleurs, les générations précédentes ont longtemps lutté pour la libération sexuelle. Mme Laberge n'adhère pas à l'idée que ce serait le rejet de la religion qui aurait entraîné cette libération sexuelle. « La révolte contre l'Église concorde avec l'arrivée de la contraception. Cela a permis aux femmes d'avoir des rapports sexuels sans nécessairement tomber enceintes. Ensuite vient l'avènement du condom, qui protège contre les grossesses, mais aussi contre les maladies transmises sexuellement. Les gens étaient désormais en mesure d'avoir des rapports sexuels en toute tranquillité. Dans le fond, à cette époque, les gens criaient au système: mêlez-vous de vos affaires, laissez-nous vivre », explique Mme Laberge.

BAR OUVERT

La professeure de psychologie croit que l'impression d'une sexualité outrageusement précoce vient de l'âge auquel on accorde le statut d'adulte. « À l'époque, à l'âge de 16 ans, tu étais considéré comme un adulte, tandis qu'aujourd'hui, à 16 ans, on considère que tu es encore dans l'adolescence ». Elle enchaîne toutefois sur la représentation de la sexualité dans les médias, qui accentue cette dimension scandaleuse. « Ces nombreuses images

et vidéos poussent les adultes à croire que les jeunes sont débridés dans leur sexualité. Pourtant, beaucoup de recherches démontrent que la plus grande différence est tout simplement l'accessibilité ».

En effet, pour les générations précédentes, l'accès à des images pornographiques était une réelle quête. « Aujourd'hui, ce n'est plus nécessaire de feuilleter un magazine en espérant qu'il contienne quelques photos à caractère suggestif. On en trouve partout, même quand on ne cherche pas », explique la professeure.

D'ailleurs, cela aurait même des répercussions sur la vision qu'ont les jeunes de leur propre sexualité. « Les jeunes y sont exposés très souvent en bas âge. On oublie, en tant qu'adulte, l'impact de ces images et vidéos sur la sexualité des jeunes. Le contenu de ces vidéos exerce une pression importante sur leur vie sexuelle ».

Pour Lysianne Laberge, la solution résiderait dans l'éducation. « La sexualité est un sujet très vendeur, elle touche tout le monde. Les gens ont une curiosité face à l'interdit. Le seul moyen de contrer la désinformation, c'est par l'enseignement. Les médias s'en foutent des effets que peuvent avoir leurs messages. Leurs objectifs seront toujours purement monétaires. C'est pour cette raison que non seulement ils normalisent, mais ils banalisent l'hypersexualisation ou le viol. Ils montrent qu'il n'y a rien là. Les pratiques dangereuses sont présentées comme étant bénignes, anodines ».

Enfin, Lysianne Laberge évoque le concept d'individualisme étiqueté à la génération d'aujourd'hui. « Il y a plus de magasinage, selon moi. Par contre, je ne pense pas que ce soit uniquement causé par l'avènement de l'individualisme. Avant, pour avoir des rapports sexuels, le mariage était exigé. Les gens étaient contraints de rester avec la même personne pour le meilleure et le pire. Aujourd'hui, les exigences sont bien différentes, ou carrément inexistantes ».

TATOUÉE SUR LE CŒUR

PAR SOPHIE PRESSEAULT



Depuis des milliers d'années, les tatouages permettent à ceux qui les portent de se différencier des autres, de s'identifier à un peuple ou à une culture, ou d'embellir son corps selon ses propres standards. Ils prennent une grande place dans ma vie : j'en dessine, j'en reçois ou j'apprécie simplement leur beauté. Confession d'une accro aux tatouages.

Après m'être tapé les trois premières saisons de *Maître tatoueur* sur le site internet de SPIKE l'été de mes quinze ans, j'ai réalisé que les tatouages étaient une forme d'art bien particulière. Au lieu d'accrocher un cadre sur les murs de notre appartement, on met de l'encre dans la deuxième couche de notre derme, qui reste avec nous pour la vie. On peut s'en servir pour honorer la mémoire d'une personne disparue, immortaliser un moment de notre vie ou une œuvre d'art importante à nos yeux. D'ailleurs, il n'est jamais trop tard ou trop tôt pour se faire tatouer : ma mère m'a fait la promesse, à ses cinquante-huit ans, de se faire tatouer avec moi un jour. Et comme promis, en décembre 2015, ma petite maman s'est fait faire un petit tatouage dans le cou.

L'ART DU TATOUAGE MAISON

Ce n'est pas tout le monde qui a les moyens de se payer un tatouage personnalisé fait dans un environnement stérile. Une machine à tatouage peut

coûter des milliers de dollars, et les différentes couleurs d'encre peuvent faire monter le prix d'un équipement de base. Les tatoueurs demandent rarement en bas de quatre-vingt dollars de l'heure. Comme la plupart des tatoueurs réclament une autorisation signée de la main d'un parent ou d'un tuteur pour pouvoir performer leur art sur le corps d'une personne mineure, les jeunes recourent à des manières plus qu'expérimentales dans le but d'avoir un dessin sur leur corps.

Beaucoup se munissent d'une aiguille à coudre, d'encre d'Inde et d'un bout de ficelle qu'ils nouent autour de ladite aiguille (qu'ils penseront stérile parce qu'ils l'auront fait bouillir ou brûler) pour se marquer à vie. Cette technique est connue sous le nom de *stick'n'poke*, puisque l'encre est injectée sous la peau point par point (un processus qui est évidemment très long et qui demande extrêmement de dextérité et de patience). C'est une pratique traditionnelle et ancestrale qu'utilisaient les pionniers du tatouage.

De nos jours, de plus en plus de gens pratiquent cette technique DIY de manière sécuritaire et stérile, ce qui est mon cas. Depuis ce fameux été de mes quinze ans, j'ai voulu être tatoueuse. J'ai toujours aimé dessiner, mais ce nouveau médium, ce nouveau canevas permanent m'a tout de suite allumée. « Les tatoueurs ne gagnent pas beaucoup d'argent », « Il ne s'agit pas d'un vrai métier », « L'engouement des gens pour cet art-là va s'estomper d'ici quelques années », « Ce n'est pas un milieu stable, de plus, il est difficile d'y percer et d'y faire son nom » sont tous des commentaires que j'ai reçus et que je continue à recevoir tous les jours. Malgré tout, les prix d'une machine et d'un cours de tatouage ne m'ont pas arrêtée et ils ne m'arrêteront pas. Je pratique le *stick'n'poke* presque tous les jours et je ne cesserai que lorsque mon besoin presque insatiable de faire voir mon art sera comblé.



Début novembre 2016, Coralie se fait faire son premier tatouage dans un salon de tatouage de St-Jérôme. Elle choisit le mot espagnol *valiente*, qui signifie « être courageux », un mot qui lui rappelle que les temps difficiles ne durent pas une vie entière et qu'elle réussira à se sortir du drame qui alourdit son cœur au moment présent.

2015, Rose se fait faire un *stick'n'poke* par son ami, qui utilise de l'encre de Chine et une aiguille de couture. Elle choisit un soleil levant, en hommage à la chanson « Truce » du groupe américain Twenty One Pilots, caché à la vue de tous sous les plis de son chandail.



Je me tatoue les mots NO TIME sur le genou droit, juste sous le tatouage professionnel que je me suis payé l'année dernière et qui est caché par ma jupe. La méthode *stick'n'poke* est encore une fois utilisée, mais avec de l'équipement adéquat, comme des aiguilles stérilisées et de l'encre produite à des fins de tatouage.



Camille affiche fièrement le tatouage qu'elle a fait faire en l'honneur de ses parents, en chiffres romains, sur son cou. Elle chérit ce tatouage, parmi tous ceux qu'elle a, parce qu'il a une valeur sentimentale et montre un sentiment d'appartenance à sa famille.



Novembre 2016, M. (pour préserver son anonymat) passe sous mon bistouri et se fait faire une planche à roulette brisée en deux: tant pour l'esthétique que pour montrer que les choses sont fragiles et faciles à détruire, un peu comme l'être humain.

On dit souvent qu'il faut regarder vers l'avenir et oublier le passé. Même si ce dicton peut parfois servir dans des situations désagréables de la vie, il n'est pas toujours valable lorsqu'il est question de nostalgie. D'ailleurs, l'utilisation du passé a fait ses preuves comme méthode publicitaire ; ce qu'on appelle le rétromarketing nous invite à le consommer. Que se cache-t-il derrière cette valorisation des esthétiques d'autrefois?

VINTAGE: L'EXPRESSION D'UNE CULTURE

PAR ARIANNE AUGER



« On récupère continuellement, sans discernement et de façon effrénée des esthétiques du passé », explique Jean-Michel Berthiaume, doctorant en sémiologie à l'Université du Québec à Montréal. La culture populaire est empreinte d'énormément de nostalgie. Dans une époque qualifiée de post-moderne, le mot vintage semble être partout. Pour M. Berthiaume, le mot en perd sa spécificité. « Quand ça veut tout dire, ça ne veut plus rien dire », explique-t-il. Marie-Ève Bujold, une passionnée de vintage qui achète et revend des objets rétro sur le web, définit le terme ainsi : « Le vintage, c'est ce qui est rétro, mais à la mode ».

Quant au rétromarketing, le professeur Damien Hallegatte, de l'Université de Chicoutimi, qui a écrit sa thèse de doctorat sur ce phénomène social relativement récent, le décrit comme une « stratégie qui consiste simplement à vendre un produit qui est associé au passé ». En effet, les compagnies qui ont recours à la nostalgie sont nombreuses : Adidas, Ray Ban ou encore l'industrie automobile, avec des voitures telles que la New Beetle et la Fiat 500. Selon M. Hallegatte, c'est une façon, pour le consommateur, de se procurer un « morceau de passé ».

Dans la culture populaire, on assiste à une « récupération des objets de la culture classique », indique M. Berthiaume. Par contre, cette tendance à recycler le passé par le vintage ne révèle pas un manque d'originalité. Au contraire, « l'originalité se manifeste par notre capacité à manipuler le passé ». Selon lui, il y a encore moyen de réinventer, car nous n'avons pas extrait tout le potentiel de certains aspects de la culture. Par exemple, le doctorant souligne qu'il y a un désir de revenir au temps du *silver age* de la bande dessinée. Il explique que si on continue d'exploiter autant les superhéros, c'est parce qu'ils sont encore utiles pour passer des messages à la société. « Faire assassiner Captain America dans le contexte des attentats du 11 septembre 2001, ça en dit long sur ce que notre société a besoin d'entendre en reprenant des éléments sur lesquels on ne pouvait pas nécessairement commenter librement avant », ajoute-t-il.

L'INFLUENCE DES GÉNÉRATIONS PASSÉES

Liliane Ratté et Daniel Lauzon, propriétaires de la boutique Kitsch à l'os... ou pas, constatent qu'on a tendance à apprécier les modes issues de

quelques décennies derrière nous. Ce sont généralement les époques de nos parents et de nos grands-parents. Leur clientèle, composée majoritairement des 20 à 30 ans, est très tournée vers les années 50, période d'après-guerre. Les grands mouvements sociaux des années 60, tels que le mouvement *peace and love*, le mouvement féministe et le mouvement queer, créent eux aussi de la nostalgie chez les générations actuelles.

Selon M. Hallegatte, c'est surtout grâce aux baby-boomers que le phénomène de rétromarketing s'est développé. Nés dans l'après-guerre, les gens de cette génération sont les premiers à être nostalgiques de leur jeunesse. « C'est pour cette raison que les années 60 sont les années de prédilection en rétromarketing », précise-t-il. Cependant, il semble que le phénomène ait des répercussions sur l'ensemble de la société, tous âges confondus, surtout à cause des valeurs que transmettent les baby-boomers à leurs enfants. Il n'est pas rare de voir des jeunes de la génération Y portant des souliers Adidas Stan Smith ou Converse, écoutant du Led Zeppelin, regardant un film comme *Avengers* ou jouant à un jeu vidéo rétro tel que *Mario Bros*. « On peut vivre la nostalgie indirectement en écoutant des films ou de la



musique, par exemple. On se dit qu'une époque semble formidable même si on ne l'a pas vécue », soutient M. Hallegatte. Pour lui, il ne fait pas de doute que les jeunes aimeront toujours ce qui est ou était cool.

Alors, que deviendra le vintage dans 20 ou 30 ans? Les Pokémons seront-ils considérés comme étant vintage? Personne ne semble avoir de réponse claire sur le sujet. « L'intérêt du vintage dépend de beaucoup d'aspects », précise Mme Bujold. « Je ne sais pas quel rapport nous aurons avec le vintage dans 20 ans, mais une chose est sûre, la nostalgie, elle, existera toujours. » La passionnée de vintage croit que tant qu'un autre changement d'une envergure telle que la Deuxième Guerre mondiale ne surviendra pas, on risque de reprendre les esthétiques d'après-guerre. « Il faudra un changement majeur qui va venir bouleverser notre culture pour qu'on passe à autre chose », précise-t-elle.

LE DÉSIR D'UN MONDE DURABLE

La mode des produits vintage vient par vagues. « Il y a en ce moment, une grande demande pour les plats de pyrex », souligne Mme Bujold. Ces plats colorés se vendent à des prix fous s'ils sont encore en bon état, ce qui arrive fréquemment, étant donné leur extrême durabilité, caractère souvent prisé par les amateurs de vintage.

« Alors que la plupart des électroménagers de notre époque ne font pas plus de 10 ans, il semble normal que l'on souhaite retrouver un temps où tout était moins éphémère et n'était pas programmé pour s'autodétruire », dit M. Hallegatte. Pour les propriétaires de la boutique Kitsch à l'os... ou pas, il devient évident que l'éphémérité des objets actuels aura un impact

sur ce qu'on définira comme vintage dans les décennies à venir. Mme Ratté croit qu'il restera peut-être moins de vestiges de notre époque.

Dans une société qui prône le progrès et l'avancement technologiques constants, le vintage et le rétro-marketing pourraient paraître complètement hors contexte. « Au premier coup d'œil, ça va à l'encontre du progrès, puisque tout va très vite », explique M. Hallegatte. Si l'on remonte aux années 60, le progrès était vu comme une chose merveilleuse et il semblait évident que tout allait évoluer pour le mieux. « Aujourd'hui, il faut être fou pour penser qu'on s'en va vers le mieux », souligne-t-il. C'est donc dans cette perspective que la nostalgie joue un grand rôle en marketing, car les gens, surtout les baby-boomers, essaient de retracer une époque où tout semblait plus simple. « Le rétro-marketing tente symboliquement de freiner un progrès qui nous fait perdre certains éléments de notre identité », ajoute-t-il.

En effet, même si ressentir de la nostalgie n'implique pas nécessairement de vouloir retourner à une époque antérieure, l'idée du ralentissement est présente chez certains individus. « Les gens se servent des modes vintage comme frein à cause de ce que le progrès est en train de devenir », explique M. Lauzon. Pour sa part, M. Berthiaume explique qu'« il y a présentement une rapidité dans le traitement de l'information, dans son absorption, dans son interprétation ». En ce sens, « le vintage est contre-culturel quand on pense aux tweets de 140 caractères... C'est un peu d'aspirer à la lenteur. »

Pourtant, la technologie et le passé semblent plutôt faire bon ménage. Marie-Ève Bujold soutient d'ailleurs que c'est grâce à l'avènement du web 2.0 que le marché du vintage fonctionne aussi bien. « Ça a permis de démocratiser tout

ça », souligne-t-elle. Les antiquités sont plus accessibles et les mises aux enchères, grâce à des sites comme Ebay, rendent la vente et l'achat du vintage beaucoup plus facile. M. Hallegatte précise qu'aujourd'hui, d'un simple clic, il est possible de retrouver la musique de son adolescence et de regarder un film des années 80. Le rétro-marketing permet donc à toutes les générations de revivre une époque plus ou moins lointaine.

ALORS, LE VINTAGE SERAIT-IL CONTRE-CULTUREL?

La réponse est quasi unanime : bien sûr que non! « Beaucoup de personnes préfèrent aujourd'hui acheter des meubles et des objets qui coûtent plus cher sur le coup, mais qui auront une vie beaucoup plus longue », explique Mme Bujold. Quant à lui, M. Lauzon indique que les gens voudront toujours se souvenir, ce qui est gage de longévité pour le vintage. M. Hallegatte soutient que si les gens veulent consommer des éléments du passé, ce n'est qu'une opportunité de plus pour les agences de marketing et pour les compagnies d'agrandir leur terrain de jeu. L'opinion de M. Berthiaume ouvre cependant la porte à une réflexion différente : « C'est toujours avec un regard sur le passé qu'on est capable de mieux critiquer le présent. »

Pour le moment, il ne semble pas y avoir un essoufflement dans cet intérêt pour les esthétiques d'hier. Soyons francs : nous sommes tous nostalgiques d'une certaine époque et voir réapparaître sur le marché des produits du passé nous met un baume sur le cœur.

AU PAYS DE L'OR VERT

PAR MAXIME DOYON-LALIBERTÉ



Selon une étude de la Banque CIBC, la légalisation de la marijuana rapporterait entre trois et dix milliards de dollars aux coffres de l'État canadien. Dans le système prohibitionniste en place, cet argent va directement dans les poches des criminels. Avec l'état qui s'embarque dans le business de l'or vert, le marché noir pourrait bien partir en fumée.

Crish, surnommé ainsi dans le milieu lorsqu'il trafiquait, se qualifiait lui-même de petit vendeur. Sur une trentaine de clients, douze lui achetaient 3,5 grammes de marijuana tous les jours. En plus du pot, il vendait du speed et un peu de cocaïne. « Quand j'allais dans un show de métal, j'amenais de la poudre. J'étais opportuniste, je pouvais vendre pour 600 \$ en une journée. » Il a commencé à trafiquer dans son école secondaire à 15 ans, puisqu'il avait besoin d'argent et parce que la vente lui permettait de consommer gratuitement.

PIZZA ET MARIJUANA

Selon Line Beauchesne, professeure en criminologie à l'Université d'Ottawa, seulement 1 à 10 % du trafic de drogues est intercepté par la police. Le système au noir actuel est organisé, complexe et lucratif, et les petits et gros vendeurs y vivent en parfaite symbiose.

Toutes les techniques sont bonnes pour cacher les stupéfiants. Pour ne pas se faire prendre, Crish plaçait le pot dans les plats Tupperware de sa mère et rangeait le tout dans son sac à dos. « J'avais l'impression que ça cachait l'odeur, mais pas plus qu'il faut », dit-il en riant.

Antony Nociti, patrouilleur de la ville de Mascouche, connaît les trucs du métier : « La vente se fait beaucoup par la livraison de pizzas. Quand tu vas arrêter un livreur de pizzas, il y a de grosses chances qu'il ait du pot avec lui. Dans le char, ça sent juste la pizza », explique le policier qui a participé au projet IRIS dont le but était de « faire le ménage » dans les lieux publics de la ville.

Sur une période de quatre mois, l'équipe de quatre policiers contribuant à IRIS a effectué 175 arrestations reliées au trafic et à la possession. « Il y a un temps où on faisait entre 15 et 20 arrestations par quart de travail », continue le policier.

Line Beauchesne note qu'il y a au Canada une grande activité pénale à l'égard du cannabis même si les trois quarts des Canadiens l'ont essayé au moins une fois dans leur vie. 600 000 Canadiens ont, à l'heure actuelle, un dossier judiciaire à cause du cannabis. C'est encore 70 % des infractions en matière de drogues dont les trois quarts pour simple possession.

« TU VAS MOURIR POUR TA BADGE »

Comme l'explique Antony Nociti, il y a des territoires et une hiérarchie à respecter. « Si tu ne

rentres pas dans le rang, tu vas te faire ramasser et on te retrouvera plus. »

De fil en aiguille, Crish a collaboré avec un gang du quartier Saint-Henri à Montréal.

« J'avais un territoire à respecter. Même si je vendais pour des gros boss affiliés à la famille italienne, je n'aurais pas pu aller vendre à côté. Tout le monde pense que le monde de la drogue est un monde méchant. C'est surtout du monde qui n'aime pas se faire croquer. »

Le modèle s'organise en *page* qui fonctionne telle une entreprise. « C'est un peu la même chose qu'une compagnie de taxi sauf qu'au lieu que le chauffeur t'apporte à un endroit, il va te porter du pot. Il y a des téléphonistes, des peseurs, des trimmeurs, des chauffeurs et des livreurs », raconte Crish.

De midi à minuit, les clients peuvent appeler et composer leur code de trois chiffres. Ils seront, ensuite, rappelés pour passer la commande et recevoir les directives quant à la transaction. « Nous, on avait un livre où l'adresse et d'autres informations étaient inscrites en plus du NIP des clients. Comme ça, on s'assurait que ce n'était pas n'importe qui au bout de la ligne », renchérit le vendeur.

Dans le monde du crime organisé, on retrouve un dealer dans presque chaque bar. Dans ces établissements, le gérant peut choisir un vendeur qui a le profil de sa clientèle. En 2000, Francis Laforest voulait empêcher qu'un réseau de vente de drogues contrôlé par un groupe criminel de motards s'installe au Bistrot McTavish de Terrebonne où il était tenancier. Il a été retrouvé assassiné, frappé à mort par un bâton de baseball.

« Pour ces criminels, c'est juste des affaires », souligne le patrouilleur. Même s'il travaille avec une clientèle parfois violente, Antony Nociti n'a presque jamais eu peur pour sa vie, à part une fois. « Un jour, j'avais poursuivi un suspect et je l'avais arrêté après qu'on se soit tirillés. Quelque temps après, il m'a vu après mon quart de travail. Il a décidé de me suivre sur l'autoroute. Je savais qu'il était armé et qu'il avait une intention en tête. J'ai heureusement réussi à le semer. Deux à trois semaines plus tard, on l'arrêtait encore et dans la cellule, il a commencé à me menacer et m'a dit : « Tu vas mourir pour ta badge. » Je me suis promené longtemps avec mon arme à feu... »



LA CULTURE DU VERT

Au fur et à mesure qu'un page grossit, le groupe devient plus autonome. Au lieu d'acheter le stock ailleurs, le gang décide d'instaurer des piaules, des logements qui ne servent qu'à cultiver le cannabis.

« Dans une chambre normale, on peut placer entre 12 et 16 plants. Tous les 39 jours, ont sort la récolte et on peut espérer entre 900 et 1200 dollars par plant », témoigne le vendeur.

La qualité varie évidemment en fonction du prix. La marijuana de 39 jours se vend habituellement à 20 \$, tandis que les récoltes de meilleure qualité peuvent coûter jusqu'à 35 \$. « Si le pot sent ben fort, il y a de grosses chances qui soit ben, ben bon. »

Après avoir vendu pour 900 et 1000 dollars par semaine pendant cinq ans, celui surnommé Crish a décidé de prendre sa retraite. « J'ai arrêté pour ma blonde et aussi parce que j'ai changé de vie. À la longue, l'argent facile, c'est lassant. Je m'enlignais pour devenir un gros joueur, il fallait que j'arrête, j'avais un mauvais feeling. » Par contre, il lui arrive encore d'être accroché par des consommateurs à la recherche de drogues. « On me dit que j'ai une face de vendeur », raconte-t-il en riant.

LA LÉGALISATION POUR LES BONNES RAISONS

Depuis que le projet de légalisation est sur la table, on assiste à une situation sans précédent à la grandeur du pays. En ce moment, plusieurs impatients d'attendre que la situation devienne légale offrent des produits à base de marijuana dans des commerces qui ouvrent un peu partout. Le maire de Vancouver a d'ailleurs dit à la police de laisser passer à condition qu'il n'y ait pas de désordre.

« La police est prise dans une espèce de créneau où il y a une série de gens qui attendent le changement de lois et elle ne sait pas trop sur quel pied danser », explique la professeure Line Beaudesne.

Malgré tout, elle considère que légaliser est la meilleure des options. « Contrairement à ce que les gens pensent, la légalisation réduira l'accessibilité, contrôlera la qualité et les conditions de culture, identifiera clairement la concentration de la drogue et permettra un discours ouvert de prévention. »

Le processus ne sera pas sans défis pour le gouvernement. Il y a plusieurs questions et enjeux à traiter. « La question la plus difficile que le gouvernement va avoir, c'est la taxation. Ça a l'air d'un détail, tout le monde se demande où on va vendre la marijuana, moi je me demande combien on va la taxer. »

Elle explique que pour faire disparaître le marché noir, il faut, dans un premier temps, avoir une taxe suffisamment basse pour le « casser ». Cependant, elle pense que cette taxe sera difficilement négociable, puisque le criminel est de juridiction fédérale et la santé publique, provinciale.

En ce qui a trait à la production et la vente, la professeure est d'avis que le public doit prendre en charge le projet. « J'aimerais que ce soit le public qui gère le marché histoire d'approprier les conditions de distribution, la publicité, l'âge, l'expertise pour conseiller les gens sur les produits et j'ai peur de laisser ça au privé, parce que le privé, c'est le profit. Pour faire du profit, il n'y a pas 50 façons, tu augmentes la consommation. »

Elle explique que la légalisation doit être en fonction de la santé publique et non du profit à gagner. « D'abord, il faut voir à la prévention des usages à risques, donc au contrôle des conditions de culture, à l'étiquetage, au contenu du produit et à la publicité. Deuxièmement, il faut fournir des soins à ceux qui ont développé des usages problématiques et faire de la recherche pour mieux comprendre la situation ».

HABITÉ PAR LE DEUIL

PAR CAMILLE GASCON



*Parfois, une odeur, une
mélodie ou un objet
chatouille nos souvenirs.
Un sourire disparu, qu'on
ne reverra plus jamais,
refait surface et il engendre
de la nostalgie. Le décès
nous atteint directement.
Devant celui-ci, chacun vit
son deuil différemment.*

« La perte est plus difficile que le gain. Le gain est associé au plaisir. La perte est associée à la douleur », lance Charlotte Lalonde, en faisant référence à l'utilitarisme, une doctrine qu'elle a apprise dans l'un de ses cours de philosophie au cégep. Charlotte a 19 ans. Il y a presque deux ans, le 25 juin 2014, sa mère est décédée d'un cancer. La jeune femme vit encore son deuil.

Le deuil est un passage, une période, un état d'âme que l'on traverse après la mort d'un être cher. Les études de la psychiatre helvético-américaine Elisabeth Kübler-Ross (1926-2004) révèlent plusieurs étapes associées au deuil : le choc, le déni, la tristesse, la colère, la résignation, l'acceptation et finalement, la reconstruction.

UN RAPIDE DÉNI

« Ma mère est décédée et trois jours plus tard, je retournais travailler. Je ne veux pas m'arrêter, car je ne veux pas être triste. C'est mon truc à moi », témoigne Charlotte Lalonde, en parlant de ce qui semble être sa période de déni. L'étudiante a tout simplement décidé d'éliminer la souffrance psychologique associée au deuil en ignorant la mort.

La société encourage ce déni. Les mesures accordées par le gouvernement québécois ne laissent pas de place à la tristesse. En cas du décès d'un membre de la famille immédiate (conjoint, enfant,

parent), le gouvernement du Québec permet un arrêt de travail de cinq jours, avec une seule journée payée. Pour ce qui est d'un décès dans la famille indirecte (famille du conjoint, grands-parents, etc.), une seule journée de congé non payé est tolérée. Il n'y a donc pas beaucoup de temps accordé au deuil.

Ronald Labonté, le prêtre de l'église de Saint-Sauveur, remarque que cet évitement semble généralisé : « Une grande partie de la société essaie d'occulter la mort. On s'en débarrasse, car en prenant contact avec elle, on prend aussi contact avec notre propre mort. Beaucoup de gens refusent cette réalité. On a le goût d'être immortel, alors on ignore la mort. Anciennement, on exposait les morts durant trois jours. C'était très long. Aujourd'hui, c'est une heure ou deux. »

Dans les sociétés occidentales, il y a une culture de la rapidité. Comme le mentionne le quatrième épisode de la série documentaire *Vivre jusqu'au bout*, réalisée par Radio-Canada, il y a un désir de tout régler le plus rapidement possible, ce qui malheureusement n'offre pas les meilleures conditions pour accomplir le processus de deuil. Pourtant, assimiler la disparition d'un proche demande du temps.

«ON SE DÉBARRASSE [DE LA MORT], CAR EN PRENANT CONTACT AVEC ELLE, ON PREND AUSSI CONTACT AVEC NOTRE PROPRE MORT.»

RITES FUNÈBRES

John Tittel est le cofondateur du cimetière naturel Les Sentiers, situé dans les Laurentides. Cette entreprise funéraire propose des types de rites innovateurs et écologiques. Même si M. Tittel contribue à la modernisation du domaine funèbre, il ne renie pas le rituel catholique pour autant : « On a besoin d'un rituel et l'Église le fait depuis tellement longtemps qu'elle sait exactement comment agir. On peut bouder la religion, mais il faut se rendre compte que les funérailles sont bien exécutées. »

Malgré cela, Charlotte Lalonde n'a pas été impressionnée par les obsèques à l'église. « J'ai été insultée du déroulement religieux des funérailles de ma mère. On l'a traitée comme une morte parmi tant d'autres, sans vraiment lui faire honneur. Le prêtre a lu la même lettre qu'il lit à tout le monde. C'était un traitement impersonnel. J'ai plutôt apprécié l'aspect rassembleur de la célébration. De voir tous ces gens qui l'aimaient, ça m'a touchée. Après l'église, on est tous allés dans une salle pour manger et parler. Ça, ça lui ressemblait plus », atteste l'étudiante, issue d'une génération majoritairement laïque.

« Les célébrations mortuaires, comme les buffets suivant les funérailles, peuvent représenter un moment où la vie reprend ses droits et où l'on intègre la personne morte en tant que personne morte », affirme Martin Robert, qui réalise sa thèse doctorale sur l'histoire des morts du Québec au XIXe siècle, à l'UQÀM. Les rites funéraires offrent un passage graduel vers l'acceptation de la disparition du défunt.

L'APRÈS-MORT QUE L'ON TOUCHE

Charlotte Lalonde a conservé les bijoux de sa mère. Elle porte régulièrement ses bagues. Pour supporter la mort, il est fréquent de se rattacher à des objets tangibles. Le documentaire québécois *Le pas de la porte*, réalisé en 2013 par Karine van Ameringen et Iphigénie Marcoux-Fortier, montre que les salons funéraires proposent beaucoup

d'options matérielles aux familles des défunts, comme des signets, des cercueils en tous genres, des urnes, etc. Ces objets peuvent contribuer à la résignation devant la mort. « Dans un cimetière, les pierres tombales sont là pour se rappeler des gens », confirme Mgr. Labonté, qui pratique depuis 49 ans.

En 1839, le daguerréotype, qui est l'ancêtre de la photographie, est inventé. M. Robert explique le lien entre cette invention et la mort : « On utilisait le daguerréotype pour les photographies *post-mortem*, souvent d'enfants, puisque le taux de mortalité infantile était très élevé. C'était couramment le seul cliché de la personne, car la photographie était rare et coûtait cher. On pouvait faire de ces photos des cartes funéraires, pour annoncer le décès aux proches. On pouvait aussi porter la photo en amulette sur soi. »

De nos jours, avec les cellulaires et les appareils numériques, la photographie est plus accessible. On accorde toujours une grande importance aux images, car elles contiennent des souvenirs figés, qui existent devant nos yeux. Dans *Le pas de la porte*, une femme prend en photo sa mère décédée à l'hôpital. Ces portraits l'ont probablement aidée à concrétiser le décès.

LES FANTÔMES DU WEB 2.0

En 2014, Entrustet, une compagnie américaine fondée pour sécuriser les comptes en ligne des individus après leur décès, a mis sur pied une étude sur Facebook. Celle-ci révèle que trois utilisateurs du média social meurent chaque minute dans le monde. Il n'est définitivement plus possible d'ignorer les morts sur le web. Facebook offre maintenant la possibilité de nommer un légataire, qui pourra disposer du compte en cas de décès. Sans légataire, il est possible de supprimer le compte ou de le transformer en lieu de commémoration en justifiant le décès à l'équipe de Facebook avec un certificat officiel. « Je pense que c'est une excellente idée. J'ai justement trois amis qui sont décédés subitement et leurs pages sont en-

core présentes, comme si de rien n'était. On me les suggère encore comme amis, comme s'ils étaient encore là. C'est moche », marque M. Tittel.

Charlotte Lalonde, qui est active sur les médias sociaux, choisit plutôt la discrétion : « Je n'ai pas parlé de la mort de ma mère sur Facebook. Je ne recherche pas à avoir la pitié des gens. Je me sentais assez mal comme ça, je ne voulais pas que ça paraisse dans le regard des autres. Après en avoir discuté avec ma famille, je pense que le deuil se vit personnellement et non en public. »

UNE PERCEPTION DE LA MORT DIVISÉE

« J'ai toujours trouvé la mort complètement naturelle. Tout le monde naît, tout le monde meurt, on n'y échappe pas. Je vis avec la mort tous les jours et ça ne me dérange pas. Je considère cela comme un privilège de pouvoir aider les gens et de travailler dans ce domaine-là », relève John Tittel.

Charlotte Lalonde a une vision opposée : « Pour moi, la mort reste taboue. Je trouve ma situation choquante. Je ne vais pas en parler ouvertement, mais si quelqu'un me le demande, je vais raconter la perte de ma mère sans gêne. C'est simplement que quand ça arrive, je deviens émotive et les gens sont embarrassés. Je ne peux rien y faire, les souvenirs des bons moments sont toujours là. Il faut que je le cache tout le temps. »

Le processus de deuil et d'acceptation de la mort demeure difficile à cerner, car cela affecte différemment chaque individu. D'après Charlotte Lalonde, il faut avoir un contact avec la mort pour mieux la comprendre. Bien que la tristesse de la jeune femme soit encore vive, elle envisage une guérison : « Mes sentiments se sont déjà atténués, car les souvenirs deviennent de moins en moins clairs. Ce n'est pas la personne décédée qui nous rend tristes, car elle n'est plus là, c'est plutôt les souvenirs que l'on conserve d'elle. »

L'ART DE L'ÉMOTION

PAR MAURANE ARCAND



Vendredi soir. La semaine a été dure. Pour relaxer, vous avez le choix. Vous pouvez vous offrir le dernier-né de l'industrie cinématographique hollywoodienne pour une somme dérisoire. Également, on vous propose une pièce de théâtre classique, qui vous demandera de faire un trou dans votre budget de la semaine. Le choix n'est pas difficile, non ? Et pourtant...

« Je m'en vais au théâtre pour la fête de ma mère.

- Ah ouin...

- Je m'en vais voir *Tartuffe* au TNM.

- *Tartuffe* ?

- C't'une pièce de Molière.

- Ah... ok ... »

Ici, il est malheureusement impossible d'insérer concrètement dans le dialogue les regards confus et désapprobateurs qui accompagnent trop souvent ce genre de discussions. Lorsqu'il est question de pièces classiques, certains ont des petits haut-le-cœur, d'autres de terribles crises d'urticaire et d'autres encore pensent avec satisfaction au confort de leur couverture en minou. Le théâtre est en chute libre, en descente lente et continuelle vers les abîmes de l'oubli depuis l'apparition du cinéma. Le Grand Hollywood vend le spectaculaire et le grandiose, accessibles pour la modeste somme de 11,25\$ au cinéma ou totalement gratuitement sur des sites massacreurs d'artistes. Effectivement, dans ces conditions, le théâtre et ses classiques sont désuets et finiront par disparaître, rongés par les termites. Tel est

leur sort et il n'y a pas de quoi en faire un plat.

Du moins, c'est ce que pensent les gens qui ne sont jamais allés voir une pièce de théâtre classique de leur plein gré (les pièces qu'on oblige les jeunes à voir sont parfois de qualité douteuse à cause de leur volonté à s'adapter à leurs spectateurs). La renommée des œuvres classiques fait qu'elles sont sujettes à être considérées comme appartenant à une autre époque, trop compliquée intellectuellement. Par conséquent, elles seraient signe d'ennui et non pas de divertissement. Pourtant, ce qui fait d'une pièce un classique est son intemporalité, même si elle relate l'histoire d'un prêtre imposteur au sein d'une famille de bourgeois, en France, dans les années 1660. Un imposteur, ridiculement imbu de lui-même, restera toujours source de divertissement (je ne fais presque pas allusion à certains événements politiques particuliers récents).

Le théâtre est émotions. Celles-ci traversent le temps sans aucune altération. Leurs motifs peuvent changer, mais leur nature, jamais. Un bon acteur ne joue pas à faire semblant, il joue à être. Les émotions en direct, c'est comme un spectacle de musique live : l'art gagne en authen-

ticité lorsqu'il est dénué de filtres et d'écrans. Il s'agit de passer de la place du spectateur à celui de l'expérimentateur, en contribuant à la création d'une atmosphère unique. Ainsi, il n'y a aucune crainte à avoir quant à la compréhension de la pièce.

Un exemple véridique s'impose.

La première expérience théâtrale de ma sœur, de ma mère et de mon père fut une sortie familiale (planifiée par nous tous, de notre plein gré) pour aller voir *Cyrano de Bergerac* au Théâtre du Nouveau Monde (TNM), en 2014. Au tout début de la pièce, ma mère s'est penchée vers moi pour me demander s'ils allaient continuer de parler comme ça jusqu'à la fin (la pièce est écrite en alexandrins). Pourtant, elle a été émue par la scène du balcon. Mon père, adepte de films d'action (n'importe quel film ayant le glorieux sceau de Marvel a son approbation), était debout à applaudir durant l'ovation à la fin. Ma sœur, en secondaire 2, plus sportive qu'intellectuelle à l'époque, fana de Shawn Mendes et des romans de type chick-lit, a pleuré pendant les quatrième et cinquième actes. Là est le pouvoir du théâtre.

Pour ce qui est de *Tartuffe*, l'appréciation générale de ma famille était plus nuancée, pour ne pas dire négative. Le metteur en scène Denis Marleau a choisi de camper l'histoire au Québec, en 1970, ce qui occasionnait un gros décalage entre la façon de parler des personnages et les costumes qu'ils portaient. Je pense que nous aurions tous préféré être transportés en France. Je tiens cependant à mentionner la performance d'Emmanuel Schwartz dans le rôle de Tartuffe. Son pathétisme empreint de malaise faisait rire, même lorsqu'il était silencieux.

Bonus : j'ai entendu en vrai le fameux « Couvrez ce sein que je ne saurais voir ». Très bon *punch line*, Molière.

Enfin, regardez la programmation des théâtres près de chez vous. Osez cette expérience, bien qu'elle puisse sembler effrayante pour la première fois. Prenez ce risque. Dans le pire des cas, vous en ressortirez un peu bredouille, dans le meilleur, vous aurez la piqûre pour cet art de l'émotion qu'est le théâtre.

CUVÉE CINÉ DU TEMPS DES FÊTES

PAR GUILLAUME ROUETTE



Ma réponse à cette question est un OUI plutôt confiant. Quelques titres ont su capter mon attention, et les créateurs derrière ces derniers me poussent à penser que l'on aura droit à certaines petites merveilles dans les mois à venir.

ARRIVAL

Le 11 novembre a vu la sortie d'*Arrival* (*L'Arrivée*), le dernier film de Denis Villeneuve, bien connu des Québécois pour ses films *Polytechnique* (2009) et *Incendies* (2010) avant d'exposer son immense talents aux américains, avec de jolis succès tels *Prisoners* (2013) et *Sicario* (2015). *Arrival* met en vedette Amy Adams, Forest Whitaker et Jeremy Renner dans une histoire de science-fiction basée sur l'idée de la communication entre l'être humain et ses potentiels visiteurs extra-terrestres. Villeneuve s'entoure d'une équipe technique majoritairement québécoise dans cette massive production américaine, donnant au cinéma étranger une touche rafraîchissante et admirablement familière.

L'année 2016, tirant à sa fin, peut sembler pour plusieurs quelque peu décevante, jusqu'à maintenant, d'un point de vue cinématographique. D'autres affirmeront cependant sa richesse et sa diversité, en plus d'y relever quelques titres aux plus minces budgets ayant connu un succès considérable, dont les films Don't Breathe, Lights Out et Sausage Party. 2016 finira-t-elle en beauté?

FANTASTIC BEASTS AND WHERE TO FIND THEM

La franchise Harry Potter n'a pas fini d'hausser les chiffres au box-office, cette fois avec la sortie de *Fantastic Beasts and Where to Find Them* (*Les animaux fantastiques*), réalisé par David Yates (ayant d'ailleurs pris en charge les quatre derniers *Harry Potter*), le 18 novembre. Ce film, dit *spin-off* de la très célèbre franchise, met en vedette l'oscarisé Eddie Redmayne dans une histoire prenant place quelques soixante-dix années avant le premier volet de la saga du jeune sorcier.

ROGUE ONE: A STAR WARS STORY

Une autre franchise au succès monstre est sans contredit la célèbre saga *Star Wars*, créée en 1977 par George Lucas. Depuis sa vente à Disney en 2012, Mickey Mouse et compagnie nous promettent un film chaque année pour les nombreuses années à venir, ayant entamé le tout avec la sortie de *Star Wars: The Force Awakens* (*Le réveil de la force*, J.J. Abrams), en décembre 2015. Le film du 16 décembre 2016 sera légèrement différent de ceux que l'on a connus jusqu'à maintenant. En effet, *Rogue One: A Star Wars Story* (Gareth Edwards), un autre *spin-off*, propose l'histoire d'un petit groupe rebelle ayant pour mission le vol des plans de la fa-

meuse Étoile Noire. Les fans comprendront qu'il s'agit ainsi d'un récit se déroulant entre les épisodes III et IV de la saga, sans doute quelques jours à peine avant *Star Wars: A New Hope* (*Un nouvel espoir*). Il nous faudra donc patienter jusqu'à décembre 2017, alors que sortira l'épisode VIII, afin d'en apprendre plus sur le destin de Rey, Kylo Ren et des autres personnages présentés dans le volet de l'année dernière. En ce qui concerne *Rogue One*, l'action et l'aventure, aspects tant appréciés dans *La guerre des étoiles*, risquent d'être au rendez-vous, en plus de mettre en vedette un certain type habillé de noir et aux nombreux troubles respiratoires...

LA LA LAND

Finalement, un titre qui vaut fortement la peine d'être mentionné, est le très attendu *La La Land* (*Pour l'amour d'Hollywood*). Réalisé par Damien Chazelle, jeune metteur en scène acclamé pour son travail sur *Whiplash* en 2014, le film raconte ici l'histoire romantique de deux artistes de Los Angeles, interprétés par Ryan Gosling et Emma Stone. Cette production est présentée comme un superbe hommage aux grands films musicaux des années 1950 et 1960, tels *Singin' in the Rain* (Gene Kelly, Stanley Donen, 1952) ou encore *Band Wagon* (Vicente Minnelli). Couleurs, décors extravagants et moments romantiques risquent donc d'être de la partie dès le 16 décembre prochain.



BOMBES MUSICALES DE 2016

PAR CHRISTOPHE DESJARDINS



THE LIFE OF PABLO, KANYE WEST, 2016

Détenteur d'une discographie presque iconique, Kanye West a, avec *The Life of Pablo*, ouvert un nouveau chapitre dans sa carrière. Entre ses ambitions alternatives et l'ambiance brouillonne qui émane de l'œuvre, le rappeur semble en plein contrôle de son art. Et ça, on le ressent jusque dans ses collaborations, qui sont complètement aux antipodes les unes des autres, et qui permettent d'associer les nouvelles peintures de la scène r'n'b, comme Frank Ocean ou encore The Weeknd, avec de véritables bêtes sauvages de la musique trap, comme Young Thug ou Ty Dolla \$ign.

C'est avec ses dix-huit morceaux que *The Life of Pablo* se permet les écarts musicaux les plus improbables, comme sur « Famous », « Low Lights » et « Fade », où l'interprète révèle sa créativité dans des beats psychotiques, à l'aide de ses versés réfléchis, teintés de références religieuses juste assez crues et provocantes.

C'est sans jamais chercher une sorte de crédibilité et c'est en gardant une profondeur, avec ses frictions et ses ruptures, que West nous balance sa créativité en pleine face. C'est une peinture métamorphosée en disque. Il peut jouer dans

Innovatrice, artistique et flamboyante. Voilà comment décrire cette année musicale forte en émotions et en diversité. Cependant, de petites perles musicales ont brillé plus que d'autres. En cette fin d'année, voici mes deux albums coups de cœur de 2016.

l'intime, comme dans l'émouvant « Ultralights Beam », ou s'aventurer dans les broussailles de l'abstrait dans le dérangent « Wolves ». Il explore des chemins complexes qui n'ont encore jamais été explorés dans l'univers du hip hop. Malgré les presque quatre ans d'attente, West a réussi à livrer un opus avant-gardiste doté d'une complexité lyrique époustouflante.

ANTI, RIHANNA, 2016

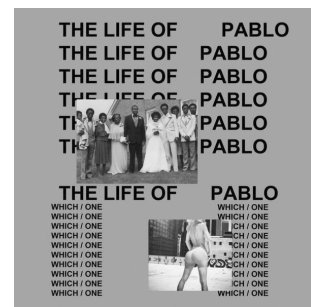
Surprenant. Tel est le premier mot qui nous vient à l'esprit après une première écoute attentive de l'intégralité de cet opus. Rihanna explore de nouveaux horizons, grandit et s'affirme avec le temps. La vocaliste délaisse une grande partie de son répertoire pop antérieur pour nous offrir un bouquet sonore à la fois urbain et minimaliste.

« I got to do things my own way darling », annonce-t-elle dans « Consideration », pièce maîtresse et ouverture de *ANTI*. Cette forte introduction est très significative pour l'artiste. Elle dresse un portrait global de la direction artistique versatile et percutante que la chanteuse a choisi d'adopter pour cet album. L'air confiant et parfois même arrogant que s'approprie de façon naturelle la *badgal* berce ses auditeurs vers un autre univers, un monde léger, aux influences trap-urbaines.

Mais là où elle impressionne le plus, c'est avec les ballades « Love on the Brain » et « Higher ». Totalement poignante, la première est teintée d'une influence rétro à la Amy Winehouse et semble enveloppée d'un percutant soul semblable à celui

d'une Aretha Franklin. Sur la seconde, l'émotion est sur un fil tendu tant on a l'impression que la vocaliste va se casser en milles morceaux sur des airs de vieux tourne-disque tout droit sorti des années 50. Puissante et authentique, l'interprète s'offre aussi deux reprises, complètement retravaillées: « Same Ol' Mistakes », du groupe australien Tame Impala, ainsi que le psychédélique « Goodnight Gotham » qui reprend le « Only If For A Night » de Florence + the Machine. Des titres qui, du point de vue musical, n'ont presque aucune homogénéité, mais qui, artistiquement, s'emboîtent les uns dans les autres de façon aussi fluide que des pièces de puzzle.

À 28 ans et avec déjà huit albums à son actif, Rihanna prouve qu'elle peut se renouveler de façon étonnante. Loin de se blottir dans le confort musical *mainstream* qui lui fait atteindre le statut de star planétaire, elle a puisé son inspiration dans la marginalité et la justesse, pour finalement pondre un album à la fois unique et parsemé de multiples influences.



Chansons coups de cœur :

« Ultralight Beam », « FML », « Fade »



Chansons coups de cœur :

« Consideration », « Woo », « Same Ol' Mistakes »

WANTED : MADAME LA CULTURE

PAR NICHOLAS RICHARD



Madame la culture a commencé à voyager. Ce qui est très bien pour l'ouverture d'esprit. Elle voyage à travers différents courants, pays et champs d'intérêt. Cependant, Madame la culture se rappelle-t-elle d'où elle vient et ce qui a fait en sorte qu'elle devienne ce qu'elle est aujourd'hui ?

Madame la culture, c'est un titre ironique pour désigner tous les gens qui n'en ont rien à faire de la culture québécoise. Ces gens qui pensent qu'elle est inutile, arriérée et inférieure à celle des États-Unis, par exemple. Pourquoi ? Pourquoi une belle chanson écrite en français serait moins bonne qu'une toune en anglais ? Pourquoi une comédie québécoise serait-elle moins drôle qu'une comédie américaine ?

On n'est pas moins cool parce qu'on parle français et qu'on a moins de budget. Nous aussi, on en a eu des films aux Oscars et des chanteurs qui ont fait le tour du monde. Nous aussi, on a des idées prometteuses et des gens bourrés de talent. Suffit seulement de s'y intéresser. Mais, Madame la culture semble avoir peur de s'affirmer et d'être fière de ses origines.

Madame la culture a aussi le défaut d'être trop souvent ignorante. Je vais essayer d'être concret. Si je lui dis Félix Leclerc, ça devrait lui sonner une cloche. Félix Leclerc est un, sinon le plus grand chansonnier que le Québec ait connu. Quand il a commencé, rares étaient les hommes québécois qui s'affichaient comme étant des artistes. Sauf le grand Félix. Avec sa carrure de joueur de hockey,

sa couette de cheveux vers l'arrière et tout son charisme, il s'est installé sur scène, seul avec sa guitare, et a commencé à chanter avec sa grosse voix grave. On ne s'en rend pas compte, mais ce « petit » gars de chez nous, venu tout droit de l'île d'Orléans, a voyagé à travers la francophonie avec son « p'tit bonheur » ... Madame la culture comprend-elle le jeu de mots ? Bref, sans Félix Leclerc, les Georges Brassens et Jacques Brel de ce monde n'auraient jamais existé.

Et, si je parle du réalisateur Denys Arcand à Madame la culture, me suit-elle ? Lui, il a gagné un Oscar. Pas les clés de la ville, un Oscar ! Dans le monde du cinéma, il y a les Oscars, et les autres prix. La statuette la plus convoitée au monde a déjà été remise à un Québécois, pour le film *Les invasions barbares*, meilleur film en langue étrangère, en 2004. C'est vrai que ce ne sont pas tous nos films qui méritent d'être oscarisés, mais au moins, on peut se comparer au reste du monde. Des gens de chez nous qui n'ont jamais vu un seul film québécois, pour moi, c'est inconcevable.

C'est vrai que 2004, ça fait plus de dix ans. La mémoire de Madame la culture lui fait souvent défaut. Alors, parlons d'un artiste d'aujourd'hui. Fred Pellerin. Un de mes préférés. Vous savez, c'est le conteur échevelé aux petites lunettes rondes qui fait voyager les légendes de Saint-Élie-de-Caxton partout dans la francophonie. Il conte, il chante, il fait rire et il écrit. Notre Fred national nous représente partout et il fait partie intégrante du paysage culturel québécois. Un gars de chez nous, qui vit comme nous, qui parle comme nous et qui raconte nos mœurs dans ses histoires jusque de l'autre côté de l'océan. Il n'y a personne comme Fred Pellerin. Sa présence nous rappelle l'importance de notre identité culturelle québécoise. Sans elle, on est quoi ? La culture, c'est à peu près tout ce qui nous reste.

Madame la culture, s'il vous plaît, revenez chez vous.

Dans ma consommation récente de contenus culturels, allant du thrash métal à la Voivod à de vieux films d'archives de la NASA, je tombe, perplexe, sur une chronique de Monique Giroux, celle d'août, sur Voir.ca. Il est question de la couverture souvent teintée de clichés dans laquelle tombent souvent les journalistes culturels de l'Hexagone.

L'article de la chroniqueuse de Radio-Canada, intitulé « Pourquoi, tabarnak, pourquoi? », réagissait à un autre article du magazine *Le Point*, français celui-là, où était rédigé en guise de préambule au texte: « En pleine saison des festivals à Montréal, nous avons voulu rendre hommage aux musiciens québécois. Rap, folk, rock... Tabarnak! Ils sont bons. » Ce tabarnak exaspère la chroniqueuse. Son usage serait maladroit et sous-entendrait une surprise de la part de la France quant à la qualité de notre production artistique.

Il est vrai que ces bourdes de nos cousins français sont agaçantes et nous sablent parfois quelque peu les mamelons, mais pour un magazine tel que le *Voir*, y a-t-il plus pertinent que de s'indigner sur un article maladroit ou déconnecté dans une revue généraliste qui ne brille pas particulièrement par sa couverture culturelle? N'y a-t-il pas mieux à faire que de commenter un tabarnak peut-être inapproprié?

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il s'agit d'espace gaspillé. Ce que trace la plume de Giroux est agréable au regard. Mais ses observations précédentes s'inscrivent dans un contexte plus large et sont plus riches, comme celle sur l'engouement récent pour la mise en musique de poésie de Baudelaire ou de Miron. Dans ses chroniques précédentes, les suggestions musicales foisonnent. Et nous savons que l'on développe notre culture musicale en grande partie par les suggestions de nos entou-

Et c'est peut-être ce dont il y a carence dans le journalisme culturel d'aujourd'hui : des regards larges. Une perspective en grand-angle, en *fish-eye*, comme dans une vidéo de skateboard. Il n'y a rien de mal à avoir une grande culture ou une érudition marquée dans un domaine ou dans un autre : étalez-la! Je trouve de la jouissance au contact d'une personne qui expose ses connaissances sur un sujet dont elle peut, formellement ou informellement, se dire experte. Voir son regard briller. Entendre sa voix monter d'un demi-ton. La suivre dans ses précisions sur la signification d'un terme. Se laisser bercer par sa passion qui se glisse même dans ses plus pointues digressions. Je veux me perdre dans ce que vous me dites, étourdissez-moi, parlez-moi de trucs obscurs, attisez ma curiosité. Réveillé mais perdu, je me raccrocherai à d'autres pans de vos paroles.

Saoulez-moi. Amenez-moi dans votre ivresse.

J'aimerais bien que Simon Jodoin me rende ivre comme a réussi à le faire Monique Giroux dans ses meilleures chroniques. On a plus de chance de se souvenir du répertoire d'Aznavor que d'une altercation judiciaire entre un humoriste trash et un gars qui a chanté pour le pape.

Sur le long terme, je veux dire.

Va pour commenter le jugement Mike Ward. Va pour relever les bavures de ses collègues du monde journalistique.

Mais pourquoi ne parle-t-on pas de l'ambiance qui régnait à la Sala Rossa lors d'une perfor-

L'IVRESSE

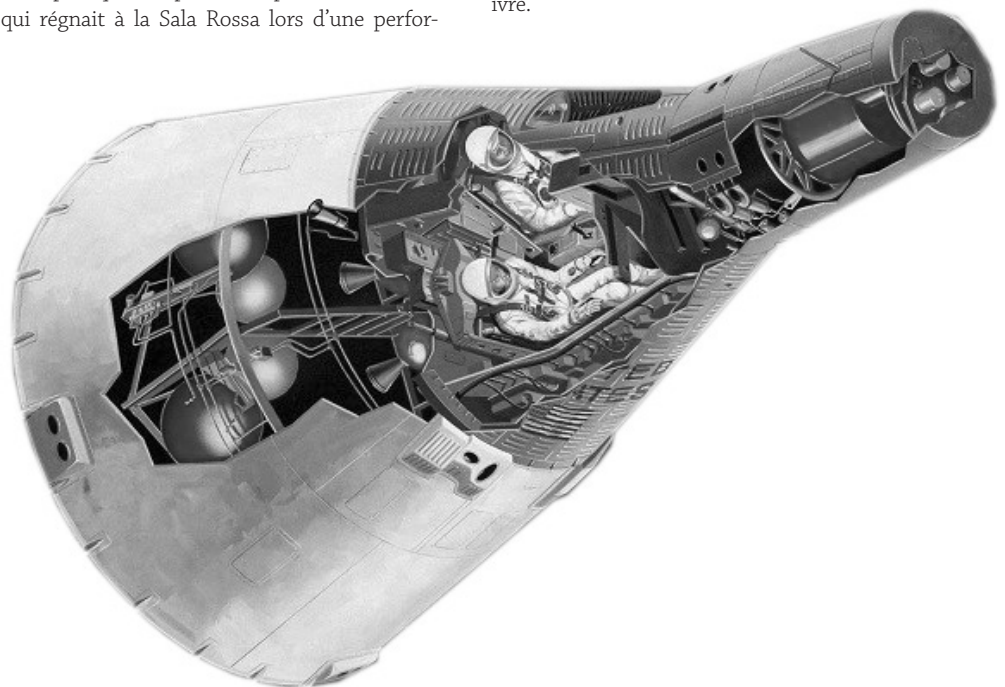
PAR TRISTAN PAQUIN



mance de Burrow Owl, jeune femme accroupie devant un assortiment de pédales de guitares, emplissant la petite salle de différentes sortes de bruits blancs corsés? Ou des raisons de l'engouement pour l'esthétique néo-80's? Et pourquoi pas un court billet sur un groupe (supposément) norvégien rendant hommage à Harambe le gorille avec du black métal ultra lo-fi même selon les standards du black métal?

Pas que le *Voir* ne le fasse pas déjà, mais j'en voudrais encore plus.

Que cela soit avec une plume légère ou avec le ton analytique d'une voix off de documentaire de la NASA, je veux en voir de toutes les couleurs. Être ivre.





1-Vous vivez au fond des bois...

...entre deux, trois épinettes et quatre sapins. Votre voisin sent l'ours. Votre voisin EST un ours. Votre chien est à moitié loup et votre cabane de bois rond est décorée de bois de buck, les trophées de chasse des hivers passés. La nuit, vous vous endormez en écoutant le cri du huard, vous savez, le canard sur les « une piastra ». Vous êtes capable de pointer la Grande Ourse, la Petite Ourse et l'Étoile polaire. Votre meilleur ami est le silence du bois en hiver, quand les animaux se cachent du frette.

2- Votre vêtement favori, c'est la bonne vieille chemise carreautee...

...la rouge et noir. Celle portée par votre père, anciennement portée par son père à lui. C'est l'unique de votre espèce, la marque des coureurs de bois et des grands bûcherons du nord. C'est cette chemise qui vous tient chaud durant la chasse en automne, alors que vous attendez patiemment, comme le grand prédateur que vous êtes, allongé au sol, la malheureuse perdrix qui passera. Symbole par excellence du pure laine, cette chemise est le trésor que vous donnerez à vos enfants le jour venu.

3-Votre reine, c'est la belle et grande Céline...

...la mère de cœur d'une nation entière. Celle pour qui les journalistes s'arrachent les entrevues. La Céline. Celle qui a un show à Vegas. Vegas. Même Ginette ne va pas à cet endroit. À chaque fois que vous entendez « My Heart Will Go On », vous ne pouvez vous empêcher de crier au vent votre peine et de laisser vos larmes couler.

4-Votre cœur bat au rythme des buts des Canadiens...

... même si la saison passée votre cœur n'a pas battu fort, fort. Mourir pour le CH serait une mort honorable. Vous ne connaissez comme hymne national que le « Go Habs Go » des Glorieux.

5-Vous ne vivez que pour le 24 juin...

...parce que c'est la date la plus importante du calendrier. La seule où tous les Québécois sortent de leur cabane pour s'unir dans des champs et faire ensemble ce qu'ils font normalement seuls : boire comme des trous, vomir, en rire et recommencer. Ce jour-là, il n'y a pas d'heure. Le temps est Québécois. La musique est Québécoise. Ce jour-là est Québécois.

6-Vous aimez la poutine...

...c'est une invention d'ici, faite par des gens d'ici. Patates, fromage et sauce brune douteuse. Quoi de plus respectable pour en faire le plat national? C'est mou, c'est gras, ça pue la friture, comme vous!

7- Les sacres, c'est votre deuxième langue.

Bien oui! Contrairement à ce qu'on dit ailleurs dans le monde, vous êtes un parfait bilingue. Vous connaissez le français des petits jurons, comme ostie, tabarnac et ciboire. Toutefois, de façon bien plus impressionnante, vous maîtrisez parfaitement les phrases à jurons composés. Les ciboire de calice et les maudit ostie de tabarnac n'ont pas de secrets pour vous.

8-Vous allez en Floride pour vos vacances...

...parce qu'il faut bien aller se faire chauffer la bedaine une fois par année. Ça, et aussi pour acheter les cadeaux de Noël pour la famille. Roger, le beau-frère, ne survivrait pas sans son collier de dents de requins annuel. Sa collection commence d'ailleurs à être presque aussi imposante que la vôtre.

9-Vous callez l'original mieux que vous parlez français...

...mais c'est pas de votre faute, c'est dans vos gènes. Pis vous avez lâché l'école avant d'avoir appris toutes vos règles de grammaire, mais c'est pas de votre faute, il fallait apprendre à *caller* l'original.

10-Vous aimez la cabane à sucre...

... le sirop d'érable coule dans vos veines. À chaque année, vous vous faites un devoir religieux d'attendre en file votre tour pour tremper votre petit bâton de bois dans la tire chaude. Et à chaque fois, vous aimez faire le commentaire que dans votre jeunesse, la neige était bien plus blanche.

11-Vous connaissez l'anglais.

Yes. No. Toaster. C'est suffisamment d'anglais pour passer vos vacances annuelles en Floride. Pourquoi en savoir plus?

Si vous vous reconnaissez dans ces lignes, vous êtes les fiers Québécois d'une identité illusoire dépassée. Comme dirait Capitaine Canada : on est en 2016.

11 PREUVES QUE VOUS ÊTES QUÉBÉCOIS

PAR CATHERINE LAMBERT



Vous êtes les survivants de générations de combattants, de vainqueurs et de fiers défenseurs de la langue française. Vous êtes le peuple fort qui survit malgré tout ceux qui tentent de vous traîner dans la boue. Vous êtes Québécois jusqu'au plus profond de vous-mêmes. Seuls les vrais Québécois se reconnaîtront dans les lignes qui suivent.